L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N° 88. Vol. IV. — SAMEDI 2 NOVEMBRE 1844.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
— l'Etranger. — 40 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

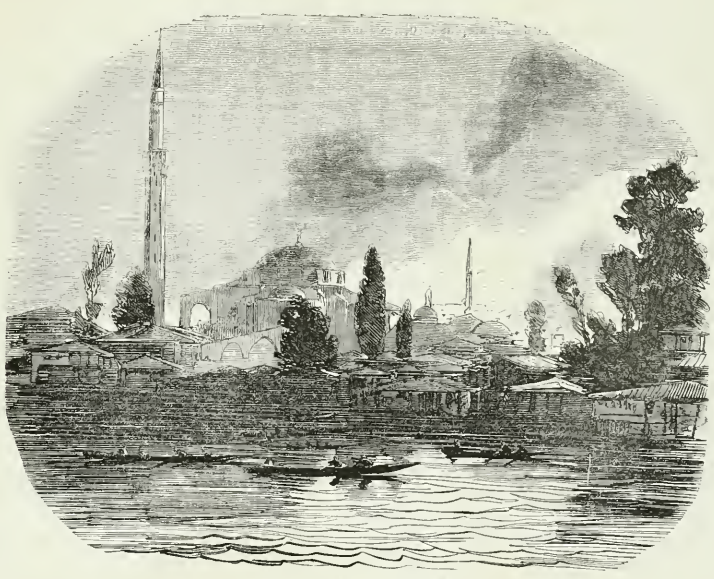
Histoire de la Semaine. *Incendie de Péra; Vue de Dellys* (Algérie) — **De la Progression du Produit de l'Impôt indirect.** — **Courrier de Paris.** *Vue générale du Père-Lachaise.* — **Fragment du Voyage d'un Artiste en Espagne.** *Vue de Bilbao; Maison où est né Ignace de Loyola à Aspeytia; Chaire de l'Eglise du couvent d'Aspeytia où prêchait Ignace de Loyola; Tableau du couvent d'Aspeytia; Vue du Couvent fondé à Aspeytia par Ignace de Loyola.* — **Chemin de fer atmosphérique.** (2e article.) *Cinq Gravures.* — **La Géométrie Pittoresque,** par MM. Letuaire et Cham *Vingt-trois Gravures.* — **Les Talismans;** Nouvelle par M. Fabre d'Olivet. (Suite.) III et IV. — **Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre;** Roman par M. A. Aubert. Chapitre XV. *Quatre Gravures par Bertall.* — *Reclamation des Chiens contre un vote des Conseils-Généraux.* — **Théâtres.** *Une Scène de l'Etourneau.* — **Bulletin Bibliographique.** — **Annonces.** — **Allégorie** du Mois de Novembre. *Le Sagittaire.* — *Le Juif errant.* — **Correspondance.** — **Echecs.** — **Rébus.**

Histoire de la Semaine.

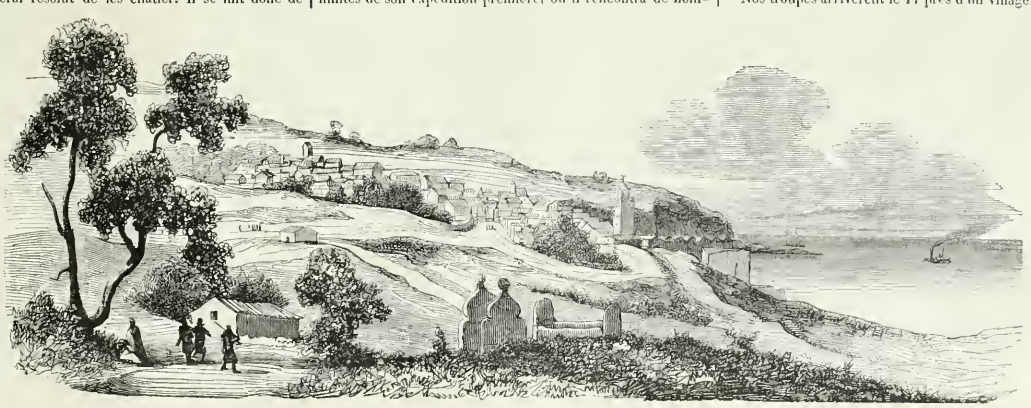
Le jour même où un de nos paquebots de la Méditerranée apportait à Marseille la triste nouvelle d'un incendie immense qui a détruit une partie considérable du quartier de Péra, à Constantinople, dévoré cent cinquante maisons et coûté la vie à plusieurs personnes, ce même jour le bateau à vapeur d'Alger apportait à Toulon, à défaut de rapport officiel, des correspondances pleines de bien cruels détails sur une affaire où la gloire de nos armes n'a rien souffert sans doute, mais où la France a eu à déplorer la mise hors de combat et la mort d'un trop grand nombre de ses plus braves enfants.

Nous avons déjà dit que, par suite d'une attaque des Kabyles des environs de Dellys, des troupes avaient été expédiées par mer contre ces tribus insoumises, qui obéissent à Ben-Salem et à Bel-Kassem. Le général Comman, arrivé à Dellys, avait parcouru les environs, et s'était avancé à plus de huit lieues, le long de la mer, sur le territoire des Kabyles Flissas-el-Bahar, brûlant et ravageant tout ce qui se trouvait sur son passage. N'ayant pas rencontré de résistance sérieuse, le général revint dans son camp, en avant de Dellys, espérant la soumission des tribus hostiles et s'attendant même à rentrer à Alger. Mais, informé bientôt après que ces mêmes Kabyles, au lieu de traiter de leur soumission, menaçaient continuellement nos alliés et faisaient des excursions pour les piller, le général résolut de les châtier. Il se mit donc de nouveau en marche dans cette intention, avec quatre bataillons et deux obusiers de montagne, et parvint aux dernières limites de son expédition première, où il rencontra de nombreux rassemblements d'Arabes qui commencèrent à tirailler sur la colonne.

Nos troupes arrivèrent le 17 près d'un village incendié lors



(Incendie de Péra, le 2 octobre 1844.)



(Vue de Dellys, Algérie, province de Constantine.)

de notre première marche, et trouvèrent une très-grande quantité de Kabyles embusqués dans des rochers qu'ils avaient fortifiés en amassant des tas considérables de pierres, dans l'intention de les faire rouler sur les assaillants.

Le défilé était étroit et périlleux par sa nature même ; mais ces obstacles n'arrêtèrent pas un instant nos braves soldats, qui s'élancèrent avec intrépidité pour emporter d'assaut et à la baïonnette l'espèce de redoute formée par les Kabyles. Ceux-ci attendirent de pied ferme et se défendirent en désespérés, se laissant tuer plutôt que de reculer, et tirant sur nos soldats à bout portant. En peu d'instants nous nous rendîmes maîtres de la position. Cependant le nombre des Arabes augmentant de plus en plus, la nuit approchant, les munitions commençant à manquer, et une aile de cette petite armée d'expédition, commandée par le colonel Forey, qui devait tourner l'ennemi, se faisant vainement attendre depuis six heures, arrêtée qu'elle avait été elle-même par une vive résistance, M. le général Comman se trouva dans la pénible nécessité d'ordonner la retraite. C'est alors que commencèrent nos pertes, car les Kabyles suivirent notre petite troupe pendant quatre heures dans les défilés, et ne cessèrent de tirailler et de la harceler avec fureur. Arrivés sur un terrain plat, la retraite put s'organiser ; nos soldats ripostèrent alors très-avantageusement, et parvinrent à mettre en fuite cette horde de sauvages. Le soir ils étaient rendus au camp avec nos blessés et nos morts, qui furent enterrés religieusement.

Nos soldats ont montré dans cette affaire, et comme toujours, la plus grande bravoure, et se sont battus corps à corps avec la plus énergique persévérance. Dans cette malheureuse mais glorieuse journée du 17, nos pertes ont été d'environ 40 ou 50 hommes tués, et de 170 blessés plus ou moins grièvement, y compris 25 sous-officiers et 17 officiers. Ces pertes sont sans doute bien sensibles, mais le nombre de cadavres laissés sur le champ de bataille par l'ennemi est porté à 600. — Cette nouvelle est parvenue à Alger le 19 au soir. En la recevant, le maréchal a ordonné le départ de quatre bataillons qui arrivent du Maroc, forts ensemble de deux mille hommes, destinés à renforcer les quinze cents qui se trouvent déjà sous les ordres du général Comman. Le maréchal est parti lui-même, et le 23 ou le 24, au plus tard, les hostilités ont dû recommencer.

Si l'on en croit le bruit public et l'assertion formelle de plusieurs journaux, le ministère de la guerre, qui avait déjà manifesté des velléités d'innovations, diversement, mais en général peu favorablement interprétées, pour les conditions d'admission aux écoles qui relèvent de ce département, et qui avait vu la chambre des députés et l'opinion se prononcer, par exemple, contre l'exigence d'un diplôme de bachelier ès-lettres pour devenir sous-lieutenant, le ministère de la guerre aurait eu la velléité d'appliquer un système nouveau d'admission aux écoles, et notamment à l'école militaire de Saint-Cyr. On sait que la France est partagée en trois zones, confiées chacune à deux examinateurs. Les candidats sont cotés par chacun d'eux, et la somme des deux cotes représente le mérite de chaque aspirant. On forme ensuite la liste générale, en tête de laquelle on écrit le nom qui a la plus forte cote, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Voilà ce qui se fait depuis vingt ans, et, si l'on s'est quelquefois plaint des hommes, on ne s'est jamais plaint du mode. Il n'est pas parfait, parce que rien ne l'est ; il vaudrait mieux que tous fussent jugés par un seul tribunal ; mais des raisons d'économie pour les familles et de temps pour les examinateurs rendent la chose peu praticable. On assure que cet ordre de nomination a été un moment renversé par une décision prise au ministère de la guerre ; il aurait été résolu qu'un nombre égal de candidats serait pris dans la liste de chaque examinateur, quel que fût le mérite supérieur des élèves examinés ; de telle sorte qu'il eût pu arriver que des jeunes gens auraient dû leur admission au hasard qui les aurait placés dans telle série, à l'exclusion de candidats plus capables classés dans une autre catégorie d'examen. Le prétexte que les bureaux faisaient valoir, c'est que les zones sont égales pour le nombre des inscrits. Nous admettons cela volontiers, mais elles ne le sont pas pour la science. A Paris, où les études sont très-fortes, tous les inscrits, à un dixième près, subissent leur examen jusqu'au bout. Dans telle autre ville, au contraire, que l'on a citée, le tiers seulement des inscrits s'est présenté aux dernières épreuves : il s'ensuit donc que le nombre des inscriptions ne donne nullement le nombre des candidats réels. Mais il le donnerait, que l'admission, d'après la place occupée sur la liste générale, n'en serait pas moins la seule logique, car il est moins honorable d'être le premier sur la liste de Reims, par exemple, avec douze cents points, que d'être le cinquantième sur celle de Paris avec quatorze cents. Un Champenois lui-même le comprendrait : cela n'a pas échappé à M. le ministre de la guerre, qui a su modérer le zèle de ses bureaux.

Des lettres particulières ont appris que l'amiral Du Petit-Thouars, après avoir reçu l'avis officiel de son désaveu, avait immédiatement adressé au ministre des affaires étrangères une justification complète des mesures qu'il a prises à Taïti. Le contre-amiral était alors à Valparaiso, et se disposait à revenir en France. S'il a continué sa route, comme c'était son intention première, il pourrait être de retour dans le courant du mois prochain, à l'ouverture de la session. Toutefois, le ministère lui a, dit-on, adressé des instructions nouvelles et tracé un itinéraire dans lequel un assez grand nombre de courbes se trouvent décrites. Si ces ordres ne se sont pas croisés avec M. Du Petit-Thouars, et si son intention est de les prendre au sérieux, il ne sera alors de retour que dans le courant de l'été, à l'époque où le parlement sera en vacances et où le contre-amiral aura accompli les trois années d'activité dans son grade, ce qui permettra de l'élever, à son arrivée, à celui de vice-amiral.

Les ordonnances d'avancement dans la marine pour l'affaire de Mahahena n'ont pas encore paru. Mais *la Flotte*, feuille spéciale, s'est dite en position de nous apprendre ce que nous taisait *le Moniteur*, c'est que des décorations devaient d'être accordées sur le rapport du commandant Bruat, nommé lui-même, a-t-on dit, commandeur. M. d'Aubigny ne figurerait pas sur la liste ; M. Reine aurait été élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur. Quant au travail d'avancement, nous le répétons, personne n'en parle. Serait-ce parce que les Anglais continuent à déblatérer sur l'affaire de Taïti, et parce qu'un nouveau meeting de missionnaires vient d'adopter plusieurs résolutions, parmi lesquelles on remarque celle-ci : « Laisser à Taïti le moindre vestige du protectorat français serait un déshonneur pour l'Angleterre. En conséquence, il faut le faire disparaître comme contraire aux droits et aux libertés de la nation. » Serait-ce parce que *le Times* vient d'imprimer que « la guerre est très-bonne pour ceux qui font trafic de couper des gorges, et pour qui le combat est un commerce qui leur procure le logement, le boire et le manger, pour ceux qui jouent leur vie contre des croix et des étoiles, emblèmes trompeurs de la Légion d'honneur. Les Anglais, en général, ne sont point disposés à ces sortes de choses. Elles tiennent trop du tigre et de l'enfer pour convenir à leurs sentiments humains. » Si c'est par déférence pour nos *alliés*, les généreux conquérants du Scinde et de l'Afganistan, qu'on n'avance pas nos marins, pour se montrer tout à fait logique et bon voisin, on n'eût pas dû les décorer davantage.

Les collations de grades dans la Légion d'honneur servent à elles seules à jouer dans ce moment tout le rôle politique. M. le contre-amiral de Moges, qu'on avait, dit-on, rappelé de son commandement des Antilles parce qu'il n'avait pas fermé l'oreille à la demande faite par une portion de l'île d'Haïti du protectorat de la France, M. le contre-amiral de Moges vient d'être nommé grand officier de la Légion d'honneur. — Une mesure qui a une portée plus grave est l'élévation à cette même dignité, par ordonnance du même jour, 24 octobre, de M. Alley de Cyprey, notre ministre plénipotentiaire près de la république mexicaine. Si cette promotion ne coïncide pas avec un avis de rappel, il faut y voir une approbation complète de la conduite de notre envoyé et la préface de mesures qui ne tarderont pas à être prises contre le gouvernement de Santa-Anna pour les faits dont nous avons entretenu nos lecteurs la semaine dernière.

Les ordonnances royales qui homologuent les adjudications des trois chemins de fer dont la concession a été il y a quelque temps mise aux enchères, ont été publiées après un assez long retard. On a cru voir dans l'ajournement de la promulgation de ces ordonnances une preuve de la résistance qui aurait été apportée, dit-on, à la signature de l'une d'elles par deux ministres, dont les scrupules n'ont cédé qu'aux sollicitations de la majorité de leurs collègues. Nous ignorons complétement ce qui s'est passé dans l'intérieur du conseil, mais ce que nous savons bien, c'est que quand on voit les feuilles publiques donner, précisément dans le même numéro, le jugement qui condamne les ouvriers de Montpellier pour coalition et l'ordonnance royale qui sanctionne celle des deux compagnies de Vierzon, il ne reste plus qu'à voiler la statue de la justice ou à la poursuivre devant la police municipale pour s'être servie, dans sa balance, de faux poids.

Bien que le parlement anglais vienne de nouveau d'être prorogé, les parlements fonctionnent à force en ce moment. Nous avons précédemment annoncé l'ouverture des chambres grecques, portugaises et espagnoles. Les états hollandais et les chambres belges se sont également assemblés, les uns le 21 octobre, les autres le 22. Les discours d'ouverture des deux rois peignent assez bien la différence de situation et de ressources de ces deux États, qui naguère n'en faisaient qu'un. La Hollande est très-obérée, et il lui faut faire d'énergiques efforts pour lutter contre les embarras financiers que lui a créés l'administration du dernier roi ; mais elle sait trouver de précieuses ressources dans les débouchés qu'elle a entretenus et raminés, et ses colonies la mettent à même de parer à ses besoins les plus urgents, aux difficultés les plus graves. — La Belgique, au contraire, voit son budget des recettes et celui des dépenses s'aligner avec exactitude ; ses chemins de fer promettent d'accroître chaque jour ses revenus, et sa dette a déjà subi une diminution notable. Toutefois, pour que le tableau de cette situation fût complet, et pour se montrer aussi explicite que le roi Guillaume, le roi Léopold eût dû ajouter peut-être que l'industrie belge est languissante, que des débouchés lui manquent, et que la convention récemment conclue avec le zollverein dénote plutôt un état de détresse qu'elle n'y remédie efficacement.

L'Angleterre est absorbée par les fêtes de l'inauguration de sa Bourse nouvelle. — L'Irlande fait des progrès sourds dans la voie du fédéralisme. On s'attend à la prochaine publication d'un manifeste destiné à servir de déclaration fédérale. O'Connell laisse faire. Toute agitation doit servir ses projets et leur profiter. La masse des protestants, à peu d'exceptions près, s'était montrée étrangère ou hostile au rappel ; le fédéralisme pourra les y conduire un jour, plus sûrement encore peut-être par les persécutions ou les mécomptes que les ministres anglais lui feront subir que par ses propres succès. O'Connell semble s'en remettre aujourd'hui aux torics du soin d'accroître le nombre des *repealers*, et il assiste à tout le mouvement qui se prépare en répétant sa phrase consacrée : « Nous aurons l'égalité complète avec l'Angleterre ou nous reconstituerons notre nationalité. » — La rente du grand agitateur a été cette année fort productive. Une autre souscription a été organisée en faveur de l'apôtre de la tempérance, le révérend père Mathew, que son excessive charité et les engagements qu'elle lui a fait prendre ont jeté dans une grande gêne pécuniaire. Les sociétés de tempérance, des ministres anglicans, des prêtres catholiques, des membres de la chambre des lords, se sont empressés de concourir à cette bonne œuvre.

La réforme constitutionnelle, ou plutôt anticonstitutionnelle, proposée par le ministère espagnol et dont le général Narvaez est allé dans les bureaux de la chambre des députés demander l'adoption au nom de la France et en faisant voir nos armées franchir, en cas de refus, les Pyrénées, cette réforme cause partout une vive agitation. On ne doute pas qu'elle ne soit adoptée en définitive par la majorité, mais elle ne paraît pas devoir être sanctionnée par l'indifférence publique. On a déjà parlé de soulèvements en Galice. Nous attendrons que les événements soient connus ; en attendant, voici quels sont les articles qui constituent le coup d'Etat. Les uns se bornent à enlever à la constitution espagnole la plus grande partie de son caractère démocratique et à la rapprocher de notre charte ; ainsi le mandat des députés est prolongé de trois à cinq ans, et le sénat électif devient une pairie viagère recrutable par le choix de la reine. Mais les autres amendements sont autrement significatifs encore. La modification du préambule qui présente la constitution comme un acte de la *volonté nationale* ; l'abrogation de l'article qui donnait aux cortes le droit de *s'assembler chaque année* ; le premier vote de l'impôt contesté à la chambre des députés ; les jugements de la presse et d'autres attributions enlevés au jury ; l'abolition de la garde nationale : l'arbitraire demandé pour la rédaction des lois relatives aux municipalités, aux députations provinciales, aux gouvernements politiques, aux conseils provinciaux, sont des entreprises contre-révolutionnaires et périlleuses. Enfin, deux points essentiels sont surtout à remarquer : c'est, d'un côté, la proclamation d'une religion de l'Etat, les privilèges juridiques réservés au clergé, et la création d'un banc des évêques au sénat ; de l'autre, c'est le retrait du droit qu'avaient les cortes de prononcer sur le choix de la personne qu'épousera la reine, droit important et sagement accordé dans un pays constitutionnel où la loi salique ne règne pas. Il y a là un plan tout arrêté de mariage d'Isabelle avec le fils de don Carlos, et de satisfactions à donner à l'absolutisme politique et au fanatisme religieux. Dieu protége l'Espagne !

Nous avons dit les mesures qu'on avait cherché à prendre en Allemagne pour faire cesser les conflits entre les maîtres et les ouvriers, et servir de charte entre eux. On essayait de réprimer un abus presque général dans le Nord, à ce qu'il paraît, celui de payer les ouvriers en marchandises dont ils ne savent comment se défaire, et qu'ils reçoivent aux fabricants qui les emploient moyennant une abusive dépréciation. Le gouverneur général de Moscou, pour parer à la même déception, vient de faire publier dans cette ville l'avis suivant que reproduit le *Journal de Saint-Pétersbourg* : « Le bruit m'est plus d'une fois parvenu que certains fabricants payaient leurs ouvriers en marchandises, au lieu de leur donner l'argent qui leur revenait à titre de salaire. Ces ouvriers n'ayant pas le droit de colporter et vendre ces marchandises, sont obligés de s'en défaire à vil prix et de perdre un temps précieux pour en chercher le placement. Pour mettre un terme à cet abus, tous les fabricants sont avertis par le présent avis que tous ceux qui, dorénavant, paieront leurs ouvriers en marchandises, les privant ainsi de la rémunération à laquelle ils ont droit, seront poursuivis avec la rigueur des lois. »

Le roi Oscar vient de demander à la diète plein pouvoir pour accéder à la proposition qui lui est faite, par une puissance qu'il n'a pas nommée, d'acquérir de la Suède l'île de Saint-Barthélemy, une des Antilles que la France lui a cédée en 1784. Cette possession coûte à la Suède plus qu'elle ne lui rapporte, a dit le roi. Nous le croyons sans peine. C'est une île qui ne compte que 5,000 habitants, mais Gustavia, sa capitale, a un port excellent ; elle est voisine des possessions que nous avons conservées, et il ne saurait nous être indifférent, alors même que nous repoussons Saint-Domingue, de voir occuper Saint-Barthélemy par telle puissance ou par telle autre. — Le même monarque, dans un chapitre tenu à Stockholm au commencement d'octobre, vient de nommer chevaliers de l'Etoile-Polaire MM. Arago, Cousin, Gay-Lussac, Victor Hugo, Lamartine, Tocqueville et Horace Vernet. On a vu vraiment des rois plus mal choisir.

A Francfort a eu lieu, le 25 octobre, l'inauguration de la statue de Goethe, par Schwanthaler, au milieu de la population entière de la ville et d'un concours considérable d'étrangers. La veille, on avait représenté au théâtre *Goetz de Berlinchingen*. Le matin, tous les regards se portaient sur une plaque de marbre qui ornera désormais la maison où naquit l'immortel poëte, et sur laquelle est tracé en lettres d'or : *Le 28 août 1749, est né dans cette maison Jean Wolfgang Goethe.* Vers onze heures, un cortége immense s'est dirigé, musique en tête, vers la tribune construite pour cette cérémonie. Les rues par où il devait passer étaient remplies d'une affluence considérable de monde ; les fenêtres et les toits des maisons étaient encombrés de spectateurs. Dans l'enceinte qui entourait le monument, et qui était décorée de drapeaux, de guirlandes de fleurs, étaient réunis les bourgmestres et le sénat de la ville, le corps diplomatique et un grand nombre de dames. Le cortége, arrivé près du monument, exécuta une belle cantate. La toile qui couvrait la statue est tombée au bruit d'unanimes acclamations. Enfin un écheyin a remis au bourgmestre un acte dans lequel on déclare offrir à la ville le monument. Ce document avait été porté processionnellement sur un coussin de velours par cinq jeunes enfants.

Un accident nouveau est encore survenu dans une mine des environs de New-Castle-sur-Tyne. Dix-sept ouvriers travaillaient dans une fosse de charbon ; l'explosion en a tué onze, et les six autres ont été retirés blessés plus ou moins grièvement. — Mais le désastre le plus effrayant et qui a fait le plus de victimes est l'ouragan, la trombe qui a porté le 22 la désolation, la ruine et la mort, dans le port et dans la ville de Cette. Des maisons entières ont été découvertes, renversées, rasées ; des navires à l'ancre submergés ou chavirés la quille en l'air. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que plusieurs avaient à bord leur équipage. Il faudra quelque temps pour compter toutes les victimes ; il en faudra beaucoup pour faire oublier à toute une population encore terrifiée ce jour d'épouvante et de mort.

Hâtons-nous du moins d'ajouter que la nouvelle de la

mort sur le Rhône des vingt-huit enfants de la Maternité de Lyon, mise en circulation par les journaux de cette ville, vient d'être démentie par eux.

De la progression du produit de l'impôt indirect.

Tous nos lecteurs savent que le budget des recettes se compose d'impôts directs dont le produit est fixe et connu d'avance et d'impôts et revenus indirects dont le produit est variable en raison de la consommation, du mouvement commercial intérieur et extérieur et du nombre des affaires donnant lieu à des droits d'enregistrement, de greffe, d'hypothèques, etc. En temps de paix, dans tous les Etats, le produit des revenus indirects progresse toujours, et c'est la plus-value de cette nature de recettes qui sert chez nous à compenser ou du moins à diminuer d'autant la plus-value malheureusement plus rapide encore des dépenses imprévues, c'est-à-dire des crédits extraordinaires, des crédits supplémentaires et des crédits complémentaires.

Parmi les sources de revenus indirects, il en est dont l'abondance sert nécessairement à démontrer une amélioration de situation intérieure, telle est l'augmentation des droits sur la consommation ; d'autres permettent de constater les progrès du commerce. Il n'en est pas toujours de même de l'augmentation des droits de mutation, qui peut au contraire coïncider avec un état de malaise. On vend souvent des immeubles parce que les récoltes ont été mauvaises, parce qu'elles n'ont pas suffi pour mettre le propriétaire à même de remplir des engagements contractés. L'industrie agricole n'a pas reçu assez d'encouragements chez nous, elle n'est pas assez florissante, pour qu'on puisse voir un signe incontestable de prospérité dans l'augmentation des droits perçus, alors surtout que la somme des biens transmutables décroît dans plusieurs localités par les acquisitions importantes qui ont été faites au profit de communautés religieuses, et ont reconstitué ce qu'on appelait la main-morte.

Il ne suffit donc pas pour constater l'état de bien-être d'un pays d'établir que le produit de la contribution indirecte d'une année est plus considérable que celui de l'année précédente ; il faut décomposer les éléments de cette augmentation pour savoir, les causes qui l'ont produite ; il faut aussi, sans s'en tenir au rapport de deux années consécutives entre elles, rechercher si la progression de la dernière a été aussi soutenue, aussi considérable que celle de la précédente par rapport aux années antérieures.

Le ministère des finances vient de publier l'état des revenus indirects pendant les neuf premiers mois de 1844, et la comparaison de ces produits avec ceux de 1843 et de 1842 ; en y joignant ceux de 1841, on aura ainsi l'ensemble des recettes indirectes des neuf premiers mois de chacune des années qui se sont écoulées depuis la crise causée chez nous par la signature du traité du 15 juillet 1840.

La recette totale des impôts et revenus indirects pour les neuf premiers mois de 1844 a été en sommes rondes de 575 millions. Elle avait été de 557 pour les mêmes mois de 1843, de 546 pour 1842, et de 521 millions pour 1841. Ainsi, on le voit, 1842 avait donné 25 millions d'augmentation sur l'exercice précédent ; 1843 n'avait pas suivi une progression aussi rapide : la plus-value n'était que de 11 millions ; elle a été de 16 millions cette année.

Les droits d'enregistrement, de greffe, d'hypothèques ont concouru à ce résultat par une augmentation sur 1843 de 5,595,000 fr. ; — les droits de douanes à l'importation sur marchandises diverses pour 4,216,000 fr. ; sur sucres des colonies françaises pour 2,417,000 fr. ; sur sucres étrangers pour 319,000 fr. ; — Le droit de fabrication sur les sucres indigènes, bien qu'exercé sur une beaucoup moins grande quantité fabriquée, comme l'indique l'augmentation de l'importation du sucre colonial, a, par suite de l'élévation considérable de la taxe par laquelle on a voulu arrêter le développement de ce produit, donné encore un excédant de recette de 572,000 fr. ; — le produit de la taxe des lettres et du droit sur les envois d'argent, en attendant la réforme postale si désirable, s'est accru de 618,000 fr. ; — celui des places dans les malles-postes, qui était, par suite de l'établissement de voies de fer, descendu en 1843 au-dessous du chiffre de 1842, tout en demeurant inférieur à ce dernier de 89,000 fr., a, par l'effet de la création de plusieurs services nouveaux, dépassé le chiffre de l'exercice précédent de 109,000 fr. ; — le produit des places dans les paquebots de 125,000 fr. ; — la loi sur la chasse n'a pas empêché la vente des poudres de donner une augmentation de 55,000 fr. sur 1843, ce qui, toutefois, laisse subsister dans ce revenu un déficit de 511,000 fr. sur 1842. — Nous terminerons ce relevé de quelques-uns des revenus en progrès par l'augmentation du produit de la vente des tabacs. La plus value a été de 2,165,000 fr. ; ce résultat, pris isolément, semble satisfaisant, mais quand on voit que le progrès de 1843 sur 1842, pour le même laps de temps, avait été de 5,065,000 fr., on trouve là un ralentissement sensible dans un impôt précieux en ce qu'il ne grève que ceux qui veulent bien s'y soumettre et en ce qu'il forme à lui seul près du septième du total des revenus indirects. Ce mécompte doit être regardé comme le résultat d'une mesure mal entendue, d'un calcul analogue à celui du maître de la poule aux œufs d'or. On a cru accélérer de beaucoup l'augmentation du produit en élevant le prix des cigares de première qualité ; on l'a ralentie au contraire en faisant renoncer beaucoup de consommateurs à ce mode de fumer pour celui du tabac en livre qui produit infiniment moins au Trésor.

Le chiffre total des augmentations de 1844 sur 1843 est de 18,895,000 fr. ; des diminutions de recettes, montant ensemble à 2,159,000 fr., réduisent cet excédant actif à 16,736,000 francs. Les produits décroissants réclament particulièrement l'attention. Il est pénible de voir que notre exportation va en diminuant chaque année, alors au contraire que l'importation s'accroît. Cela prouve tout à la fois que des traités de commerce sont à faire, et que ceux qui ont été faits jusqu'ici ont été beaucoup moins bien entendus dans l'intérêt de la France que dans ceux des Etats qui ont contracté avec elle. Les recettes des douanes à l'exportation ont été, en 1844, inférieures de 217,000 fr. à celles de 1842, et de 11,000 fr. à celles de 1843 ; les produits des droits de navigation ont baissé de 575,000 fr. de l'un à l'autre exercice ; les droits sur les boissons ont également subi une dépression de 720,000 fr., qui peut facilement être mise sur le compte des progrès, encore plus préjudiciables pour la santé publique que pour le Trésor, de la sophistication des vins ; — des droits divers et recettes à différents titres ont décru aussi de 111,000 fr. ; — enfin la taxe de consommation des sels, perçue dans le rayon des douanes, a subi sur 1843 un déficit de 924,000 fr., ce qui en constitue un de 2,817,000 fr. depuis 1842, c'est-à-dire depuis que l'Etat a aliéné les salines. Nous sommes forcé tout à la fois de constater cette rapide décroissance et de rappeler, d'un autre côté, que le conseil général du Bas-Rhin vient de déclarer que jamais le monopole n'a plus écrasé la population que depuis qu'il est devenu une entreprise particulière. L'administration ne peut consentir à demeurer dans la situation où la place la contradiction de ces résultats et de cette déclaration.

Somme toute, il y a donc eu cette année une progression plus marquée sur l'année précédente que ne l'avait été celle de 1843 sur 1842. Mais en Angleterre et dans l'union douanière, ces mêmes neuf premiers mois de 1844 ont donné des résultats progressifs beaucoup plus marqués que chez nous, et, ce qu'il y a de digne d'attention, c'est que c'est au produit des douanes qu'elles le doivent, à ce produit que nous voyons décroître en France pour l'exportation. En Angleterre, le département des douanes a donné pour les trois premiers trimestres de cette année, une différence en plus, sur 1845, de 4,725,165 livres sterling (45 millions de francs). La réforme postale, poussée, on le sait, jusqu'aux conséquences les plus radicales (la taxe d'un *penny*, dix centimes), la réforme postale s'est vue, cette année encore, sanctionnée par une augmentation de 82,000 livres (4 millions) sur l'an dernier. Enfin, bien que l'Angleterre, qui, loin de se poser comme assez riche pour payer sa gloire, s'était arrangée pour pouvoir faire figurer à son budget des recettes de 1845 l'indemnité qu'elle avait exigée de la Chine, bien que l'Angleterre ait vu toute rentrée de ce genre lui faire défaut cette année, elle n'en a pas moins compté dans ces neuf premiers mois une augmentation de recettes de près de 1,400,000 liv. sterl. (35 millions de francs), c'est-à-dire un excédant plus que double du nôtre.

Courrier de Paris.

Les voleurs ne chôment jamais dans cette estimable capitale, et à voir le nombre énorme de flagrants délits, d'arrestations, d'emprisonnements, de jugements et de condamnations qui se pratiquent tous les jours sur l'espèce larronne, on est tenté de douter que la probité existe encore, et de demander : « Mais où y a-t-il des honnêtes gens ? »

La cour d'assises s'est occupée, dans ces derniers jours, de l'affaire dite des quarante-huit voleurs ; vous voyez que le métier s'agrandit, et que ces messieurs ne travaillent pas dans l'isolement ; ils ne vont plus par un, par deux, par quatre ; ils procèdent par cinquantaine, par centaine ; ils s'enrégimentent, forment des armées, des tribus, des peuplades ; plus on en prend, plus on en jette en prison, plus on en juge, plus on en condamne, et plus on en retrouve ; il semble que cette race fatale soit de l'espèce de ces plantes nuisibles qui pullulent davantage à mesure qu'on les arrache.

Il y a un autre progrès effrayant à constater dans le mal, c'est le sang-froid cynique avec lequel ces malheureux avouent leur crime, dès le premier mot ; ils ne cherchent plus, pour la plupart, à se dérober à l'arrêt de la justice qui les tient sous sa main ; ils ne s'efforcent plus de se réfugier dans les réticences, dans les dénégations, dans les arguments tirés du malheur, de la misère et du désespoir ; non ! ils vont au-devant de l'aveu qu'on leur demande ; ils se dénoncent les uns les autres ; ils mettent une certaine vanité effrontée à expliquer minutieusement et compendieusement leurs expéditions criminelles ; quelques-uns semblent orner leur récit, le développer avec amour, le caresser avec le soin, avec la tendresse des poëtes descriptifs. Et remarquez bien que ce n'est pas le repentir qui les pousse à ces aveux, mais bien le sentiment tout contraire ; ils se regardent, non plus comme des coupables qui devraient se voiler et s'agenouiller aux pieds de l'autel de la justice, mais comme des spéculateurs qui n'ont pas réussi, comme des hommes d'affaires qui ont eu des malheurs, comme des navigateurs qui ont sombré sur un océan périlleux. Et pourquoi n'avouerait-on pas une infortune et un naufrage? voilà où nous en sommes! Lacenaire, l'horrible Lacenaire, a établi cette abominable doctrine à la face des juges ; il a assimilé les victimes qu'il assassinait à une denrée sur laquelle spéculerait un marchand et qu'il inscrirait sur son livre en partie double ; Lacenaire a fait des élèves grands et petits, depuis le honteux voleur jusqu'au meurtrier farouche et sanglant. On pousse si fort au matérialisme et à la pure industrie dans le temps où nous vivons ; nous avons des précepteurs politiques et autres qui enseignent si haut que toute chose ici-bas n'est que trafic et marchandise, et que le succès est le lin mot de la morale, qu'en vérité on peut s'affliger mais non s'étonner, que la société recueille chaque jour davantage le fruit empoisonné de ces doctrines ! Il se pourrait faire que les voleurs finissent par avoir, à leur tour, une mercuriale ou feuille de commerce où ils publieraient la cote de leurs entreprises, l'*arrivage* heureux ou la perte leurs *bâtiments* chargés de crimes !

Cette affaire des quarante-huit voleurs n'offre d'ailleurs aucun de ces épisodes extraordinaires qui changent l'audience en théâtre et le procès en drame audacieux : il n'y a là, comme dirait Corneille, qu'un *tas* d'hommes perdus et de filles pareilles à ces hommes, misérables entrepreneurs de rapines subalternes d'autant plus malfaisantes cependant qu'elles retombent en général sur les classes laborieuses et peu aisées ; cette bande ne s'adressait ni aux riches bourgeois ni à l'hôtel aristocratique, et, comme ils disent, ils ne *travaillaient pas en grand* ; leur cupidité ou plutôt leur audace n'allait pas jusque-là : ils se contentaient de beaucoup moins, mais avec des chances de plus pour l'impunité ; voyez-les, en effet, recherchant les maisons isolées, se glissant dans les noires et misérables allées abandonnées à tout venant, où ne veille pas l'œil d'un portier attentif ; ils profitent de l'heure où l'artisan est à son atelier ; ils épient la sortie de l'ouvrière qui va porter en ville le travail de ses veilles ; ils saisissent le moment où les familles de petits marchands vont faire leur dimanche hors barrière et abandonnent le logis à la grâce de Dieu ; et alors, quand ils sont bien sûrs de ne trouver ni habitants, ni obstacles, ils se glissent dans l'escalier sombre et tortueux ; ils brisent aisément des serrures délabrées ; ils ouvrent des portes mal closes, et, sans pitié, sans remords, oubliant qu'ils sont sortis eux-mêmes de ces classes populaires qu'ils exploitent et que ce sont leurs frères qu'ils dépouillent ; les voilà qui enlèvent à l'artisan ses économies, à l'ouvrière la simple croix d'or, la montre d'argent, la robe et le tartan dont elle se pare le dimanche, et au petit marchand le fond dont il vit à force de soin et de résignation : et quand tous ces pauvres gens rentrent chez-eux, ils poussent les hauts cris et se désespèrent! Que de rudes journées il faudra pour regagner ce mince pécule! Que d'heures laborieuses pour racheter ce tartan et cette robe modestes, et cette montre si chère, et cette simple croix qu'on portait avec tant d'orgueil! Il y en a qui en meurent de surprise et de saisissement, comme ce pauvre invalide dont la femme, encore tout éplorée, est venue raconter à l'audience, au milieu de l'attendrissement général, la fin malheureuse : le bonhomme éprouva une telle douleur en se voyant dépouillé de son épargne et de quelques objets auxquels il tenait avec cette affection du pauvre pour ces riens, cliquants qui sont pour lui un trésor et font son luxe et sa richesse, le bonhomme, dis-je, fut si vivement frappé qu'il en tomba malade et ne se releva plus.

Le chef de ces quarante-huit voleurs s'appelle Courtot ; c'est un jeune homme de vingt-deux ans, vif, éveillé, hardi, prompt à l'attaque et à la riposte et effronté au superlatif : il exerçait une grande autorité sur ses complices ; cette influence, Courtot la devait surtout à sa bonne humeur et à sa gaieté ; c'était un des *beaux et aimables* danseurs de la barrière ; il avait poussé même l'ardeur de la danse jusqu'à y devenir inventeur ; c'est ainsi qu'il exécutait aux acclamations générales un pas de sa façon qu'il avait appelé *carapata* ; l'origine de ce mot *carapata*, l'auteur n'a pas jugé à propos de la donner à la justice, qui d'ailleurs ne la lui demandait pas; mais le surnom lui en était resté, et, dans son monde de bandits, on ne le nommait que Courtot-*Carapata*. O Scipion l'Africain !

Je vous préviens que je n'ai pas du tout l'intention de vous égayer aujourd'hui. Je parlais tout à l'heure de coupe-bourses et de coupe-jarrets ; je vais vous entretenir de malades, de mourants et de morts. On ne me reprochera pas de vouloir vous séduire et vous charmer en vous montrant Paris de son côté le plus gracieux et le plus aimable.

Paris donc a été très-malade et très-mourant depuis un mois ; pour mort, je ne vous dirai pas qu'il l'est, car ce corps immense qui s'en va un peu chaque jour par détails, ne meurt jamais tout entier ; je confesserai même que la partie qui vit et se porte bien ne se doute pas que l'autre soit moribonde et se fasse enterrer.

Ce n'est pas que Paris n'ait eu de tout temps très-fort affaire à la médecine et aux médecins. Un de ses pieds, tandis que l'autre court les rues, touche perpétuellement à la tombe ; mais ce mois d'octobre a été particulièrement fertile en maux de toute espèce, fatale aux humains, favorable aux apothicaires et à la faculté. J'ai entendu un très-doux et très-benin docteur en médecine faire, d'une voix gracieuse, le dénombrement de ses malades pour le mois dernier et pour le présent mois. Il se trouvait qu'octobre avait empiété beaucoup sur le mois de septembre, et le dépassait de deux tiers au moins. De peur qu'il ne me prît fantaisie d'en douter, mon aimable Hippocrate, en homme exact et qui ne s'aventure jamais que sur des faits, tira de son habit un adorable petit souvenir musqué et doré sur tranches, où étaient écrites en vélin les preuves de cette supériorité pathologique d'octobre sur septembre, additionnées avec un soin rare et d'une main nette, et puis, vérification faite, notre homme, tout excellent qu'il est, remit ses lugubres tablettes dans sa poche, avec un imperceptible sourire de satisfaction. On est bien aise que les affaires aillent bien !

Cette recrudescence maladive et moribonde, il est naturel de l'attribuer aux variations et au changement de la saison. Toute saison qui s'en va et toute saison qui revient prélève une dîme extraordinaire sur notre pauvre vie si fragile ; mais cette fois, il y a eu plus que l'impôt accoutumé, et je ne sais quoi de fatal dans l'air qui a beaucoup accru la mauvaise chance. Tenez, je ne sais pas si moi-même je ne sens pas la fièvre !

Au reste, on conviendra que la petite excursion que je viens de faire à la faculté de médecine et au chevet des malades n'est pas un hors-d'œuvre, mais bien un à-propos des plus incontestables. Ne sommes-nous pas au moment de la fête des morts, au jour de la Toussaint, fête lugubre, vêtue de noir, et qui se célèbre tristement, un cierge funèbre à la main, au bruit des prières lamentables et des *de profundis* ?

Les cœurs de marbre, les cœurs égoïstes, les cœurs frivoles, les cœurs qui oublient, ne font aucune différence entre cette journée tristement solennelle et la journée du mardi gras ; ils s'en vont gais et insoucians, fredonnant leurs chansons et effleurent la terre d'un pied leste et joyeux, sans plus songer qu'elle recèle dans son sein immense quelques-uns

des leurs, un père, une mère, une femme qu'ils ont cru aimer autrefois.

Mais ceux chez qui la reconnaissance, l'amour, l'amitié, survivent, ceux qui gardent pieusement le souvenir des amitiés ensevelies, des gloires et des amours disparus et enveloppés du linceul, ceux-là sentent, dans cette journée pieuse, s'éveiller en eux la mémoire des regrets.

Allez dans les temples saints, vous les voyez qui prient pour l'âme des morts; visitez les champs funèbres, vous trouvez des mères douloureusement inclinées sur le tombeau de leurs enfants; vous apercevez des couronnes funéraires fraîchement déposées sur le marbre où sur l'humble terre qui recouvre des restes regrettés. Oui, il y a des morts qui peuvent se réjouir, car ils ont laissé après eux dans les âmes aimantes quelque chose d'eux qui vit encore; tout le monde n'oublie pas, grâce à Dieu, dans ce monde oublieux!

Il y a à Paris un champ d'éternel repos, qu'il est curieux surtout de visiter dans ce jour consacré aux tombeaux; c'est le plus intéressant et le plus superbe de tous, celui que pour sa triste beauté, sa funèbre étendue, et sa magnificence, on pourrait appeler *la capitale des morts*. J'ai nommé le cimetière du Père-Lachaise.

Une magnifique verdure, de splendides gazons, d'épais ombrages, l'air abondant, un jour immense, des monuments superbes, rien ne manque à cette vaste nécropole; on sent qu'une fois qu'on est mort, on ne saurait trouver une habitation meilleure, un domicile plus confortable.

(Vue générale du Père-Lachaise.)

Aussi tous les morts illustres semblent-ils se donner rendez-vous dans cette dernière demeure; depuis quelques années surtout, ils s'y disputent les places, comme on fait dans les magnifiques hôtels bien achalandés; la plupart des hommes qui ont brillé dans les arts, dans les lettres, dans la politique, dans la guerre, s'y pressent en rangs de plus en plus nombreux; c'est une grande armée de citoyens célèbres, de guerriers, de poëtes, de savants, d'artistes, immobile et muette. Vous n'éveillerez pas un écho, sur cette terre qui recouvre tant de morts, sans qu'il vous renvoie un nom fameux; il est vrai que l'écho ne saurait répondre par des noms qui ne sont point sonores : l'écho est un son; or, parmi toutes ces renommées qui peuplent le Père-Lachaise, il y a bien des noms qui ne retentissent pas et se sont contentés de rien être de leur vivant.

Comment oser vous dire maintenant qu'il y a en ce moment à Paris un homme-phénomène d'une force si singulière et d'une peau si rude qu'il brise un caillou entre son pouce et l'index : cela est vrai cependant; et notez bien que ce n'est pas un caillou de mie de pain ou de papier mâché, mais un *silex* véritable, franc, de bon aloi et pas frelaté du tout. On peut voir ce merveilleux casseur de pierres; il existe en chair et en os. Voilà les avaleurs de sabre détrônés. Quel siècle de progrès! et nous en verrons bien d'autres.

Les bureaux du ministère de la guerre sont tristement préoccupés d'un fait bien regrettable : M. le général Nandet, chef du secrétariat, vient de donner sa démission à la suite d'un conflit administratif où le droit était tout entier de son côté et où sa noble délicatesse se trouvait engagée. Les hommes qui sacrifient une haute position pour de tels motifs et par un tel sentiment sont trop rares aujourd'hui pour qu'on ne leur rende pas hommage. M. le général Nandet laisse d'universels regrets dans l'administration de la guerre, où son affabilité et sa loyauté lui avaient acquis une estime et une affection profonde qui le suivent dans sa retraite.

Fragments du voyage d'un Artiste en Espagne.

Bilbao, 2 octobre 1841.

Mon cher directeur,

Depuis que j'ai quitté Paris, j'ai enrichi mon album d'une nombreuse collection de dessins curieux, mais je n'ai point oublié vos dernières paroles, *l'Illustration* ne demande et n'accepte que des *actualités*. Jusqu'à ce jour, je n'ai rien vu de nouveau ou d'actuel. Si d'importants événements se préparent à Madrid et dans les provinces, si une révolution est imminente, le calme le plus profond règne en ce moment dans la capitale de la Biscaye, dont je vous montre ici le pont, l'église et la rivière, tels que je les vois de la fenêtre de ma chambre. Mais les quatre dessins que je joins à cette vue de Bilbao ne vous sembleront-ils pas, ainsi qu'à moi, offrir un intérêt d'*actualité*. — On parle tant des jésuites aujourd'hui en France, en bien comme en mal, qu'amis et ennemis verront peut-être avec plaisir la maison où vint au monde Ignace de Loyola, le couvent qu'il fonda dans sa ville natale, et la chaire où il avait l'habitude de prêcher.

(Vue de Bilbao.)

C'est à Aspeytia, en venant de Tolosa à Bilbao, que j'ai visité ces curiosités si peu connues. Ouvrez les dictionnaires géographiques, vous n'y trouverez pas même le nom de cette petite ville. « Aspeytia, dit l'auteur des *Délices de l'Espagne*, située au bord de la *Viole*, est dans une vallée fort agréable ; elle a la louange d'avoir de fort belles femmes, et une campagne fort fertile en blé et en millet; mais, ce qui la rend encore plus remarquable, c'est qu'on voit dans son territoire Loyola et Onis, deux terres qui appartenaient au bienheureux saint Ignace. »

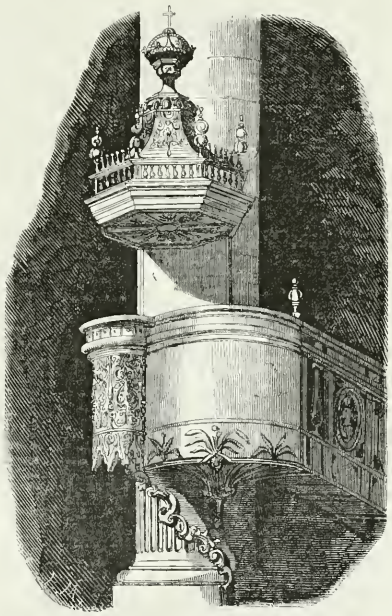
Comme je ne veux prendre parti ni pour ni contre Loyola, je n'ajoute aucun détail à trois des légendes placées sous mes dessins. La quatrième seule demande une courte explication. Je vous la transmets telle que me l'a donnée le portier-gardien du couvent d'Aspeytia.

Au milieu de toutes les richesses de mauvais goût de ce couvent, marbres, sculptures, peintures, scènes en relief, je remarquai le tableau dont je vous envoie le dessin. Une jeune fille agenouillée prie avec ferveur : deux passants, un homme et une femme, la contemplent d'un air étonné ; au fond, à l'extrémité d'un sentier tracé dans les champs, s'élève le clocher du couvent d'Aspeytia.

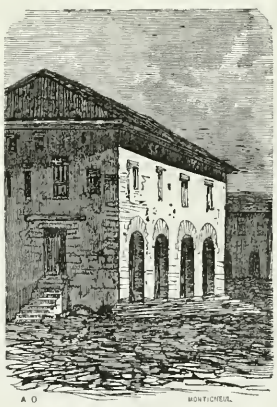
« Que signifie cette scène? demandai-je à mon cicerone.

— Monsieur, me répondit-il, le jour de l'inauguration de ce saint monastère, le grand saint Ignace de Loyola, son patron fondateur, avait fait savoir à tous les fidèles des environs qu'il y prêcherait. Grande fut, comme vous le pensez, l'affluence des curieux. On s'étouffait dans l'intérieur de l'église, et plus de trois mille personnes, qui n'avaient pu y trouver place, groupées à la porte et sur les marches, écoutaient dans un pieux recueillement, sans pouvoir entendre l'illustre prédicateur. Toutes les maisons des villages voisins étaient abandonnées. — Seul, un riche fermier des environs d'Ayeota ne voulut pas permettre à sa servante, nommée Jeanne, de l'accompagner. En vain la pauvre fille le supplia, les larmes aux yeux, de l'emmener avec lui, il s'y refusa, craignant, disait-il, que les voleurs ne profitassent de son absence pour le dévaliser. — Il l'enferma même à double tour, car elle manifestait un si vif désir de le suivre, qu'il ne crut pas pouvoir compter sur son obéissance. A son dé-

(Tableau du Couvent d'Aspeytia.



(Chaire dans laquelle prêchait Ignace Loyola.



(Maison où naquit Ignace Loyola.)

(Couvent fondé par Ignace Loyola à Aspeytia, son pays natal.)

part, la prisonnière s'était agenouillée sur le balcon de sa chambre, les mains jointes et les yeux tournés vers le clocher du couvent qu'on apercevait à l'horizon. A son retour, il la retrouva dans la même position; seulement sa physionomie avait complétement changé; les traces de ses larmes étaient effacées, et un sourire de bonheur errait sur ses lèvres, qui murmuraient encore une prière.

— Maître, lui dit-elle, en le revoyant, vous avez été bien cruel pour votre pauvre servante, car jamais le grand saint Ignace n'a été plus éloquent! Combien je regretterais de ne pas l'avoir entendu!

— Tu m'as donc désobéi, s'écria le fermier d'un ton irrité; mais comment as-tu pu sortir de cette chambre où je t'avais enfermée? Comment, si tu es descendue au risque de te rompre le cou, y es-tu remontée?

— Maître, ne vous fâchez pas, répliqua la jeune fille d'une voix douce, je ne vous ai point désobéi, je n'ai pas quitté la place où vous m'avez vue à genoux à votre départ et où vous me retrouvez à votre arrivée. Mais notre maître commun a été touché de ma douleur; exaucant mon humble prière, il m'a envoyé un de ses anges, qui m'a répété en entier, à mesure qu'il le prononçait dans l'église du couvent d'Aspeytia, le sermon du grand saint Ignace.

— Qu'a dit saint Ignace? demanda le fermier, qui, après s'être assuré que la servante n'était pas sortie, refusait de croire à un pareil miracle. Mais grande fut sa surprise quand il entendit la jeune fille lui répéter phrase pour phrase, mot pour mot, le sermon que l'ange avait, en le lui récitant, gravé dans sa mémoire. A dater de ce jour, Jeanne quitta le service de ce maître pour entrer à celui de Dieu, et elle mourut à un âge très-avancé en odeur de sainteté.

Telle est l'explication que le portier du couvent d'Aspeytia me donna de ce tableau singulier qui avait attiré ma curiosité.

Demain, je continue mon voyage, je me rends à Madrid par Burgos. Je n'oublierai pas votre recommandation; dès que j'aurai assisté à un combat de taureaux, je vous enverrai des dessins sur les scènes les plus caractéristiques de ce spectacle si souvent décrit mais si rarement *illustré*. G.

Chemins de fer atmosphériques

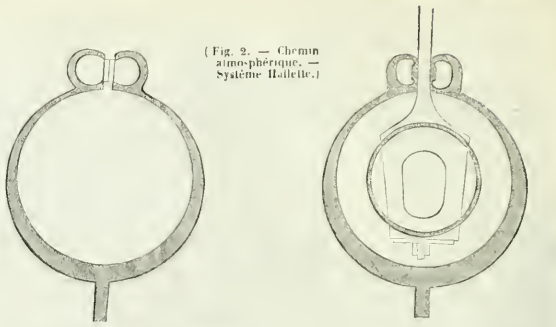
(Voir t. IV, p. 90.)

SYSTÈME DE M. HALLETTE. — LOCOMOTION ATMOSPHÉRIQUE A HAUTE ET BASSE PRESSION DE M. ANDRAUD.

Nous avions hâte de faire connaître le chemin de fer atmosphérique de M. Chameroy. Pendant qu'on gravait nos dessins, M. Arago entretenait l'Académie de cette invention si remarquable et lui donnait de justes éloges : il n'y avait donc pas un moment à perdre si nous voulions que, les premiers dans le public, nos abonnés pussent lire et apprécier ce nouveau mode de locomotion. Aujourd'hui nous allons revenir sur nos pas, parler de systèmes moins nouveaux, il est vrai, mais dont l'actualité est la même; car d'un côté le gouvernement nomme des ingénieurs pour les expérimenter, d'un autre la priorité de l'invention de l'un d'eux est déjà l'objet de vifs débats qui, peut-être, aboutiront à un procès. Ce ne sont pas des inventions de peu de valeur qu'on se dispute ainsi.

Le système de M. Hallette n'est qu'un perfectionnement à la voie atmosphérique que MM. Clegg et Samuda ont établie en Irlande. Ce perfectionnement, il est vrai, est tellement fondamental qu'il crée, ainsi que nous l'avons dit, un système tout nouveau auquel l'opinion publique a donné le nom de système français. C'est avec le système irlandais que nous le comparerons sans chercher à établir aucun parallèle avec celui de M. Chameroy, où tout est neuf : principes, moyens d'application; et, dont les avantages nous paraissent tels, que nous préférons de laisser juger en dernier ressort le public, plutôt que de passer pour un esprit prévenu ou tout au moins séduit par le charme qui s'attache naturellement à toute conception ingénieuse et extraordinaire.

Nous conserverons dans notre description les noms que M. Hallette a donnés aux différentes parties de son chemin. Plusieurs de ces noms auront déjà désigné des choses diverses de forme et d'objet dans le chemin de M. Chameroy. Ce manque de variété dans les termes est inévitable lorsqu'il faut traiter de semblables matières.



(Fig. 2. — Chemin atmosphérique. — Système Hallette.)

Coupe transversale du tube et de la fermeture avant ou après.)

Coupe transversale de la fermeture pendant le passage du piston suivant.)

Nous faisons cette observation pour épargner au lecteur toute fâcheuse confusion.

Une fermeture plus simple et plus efficace du tube propulseur est la principale des modifications apportées par M. Hallette au chemin irlandais; toutes les autres ne sont que des conséquences plus ou moins heureuses de celle-ci.

Notre fig. 1 rappellera suffisamment en quoi consiste la soupape du tube irlandais. Cette soupape qui règne tout le long du tube s'ouvre pour donner passage à la tige d'un piston et se referme aussitôt après; un réchaud porté sur le wagon doit entretenir dans un état de fluidité convenable un mélange de suif et de cire destiné à rendre plus complète l'obturation. Outre les vices que nous avons déjà signalés au point de vue de la facilité avec laquelle toute la force motrice peut être détruite par l'introduction d'un coin ou même d'une pierre lancée par le vent, on peut observer l'extrême complication de la soupape, dont cependant toutes les parties sont tellement importantes qu'on ne saurait en supprimer aucune sans annuler ses effets utiles.

Quatre galets intérieurs doivent la soulever en la touchant par une arête de leur circonférence; elle se développe avec une vitesse nécessairement égale à celle du parcours, et qui, dans beaucoup de cas, fera faire aux galets douze cents révolutions par minute. — Le galet extérieur chargé de la fermeture de la soupape étant d'un diamètre moindre en fera encore un plus grand nombre. — La bande de cuir et ses ferrures devront se prêter à un jeu dont la rapidité sera de plus de vingt mètres par seconde. — Quant au chauffoir ou réchaud, il est difficile que son but soit rempli. Sa longueur est de 5 à 6 mètres. Dans une marche de 80 kilomètres à l'heure, ce qui fait plus de 22 mètres par seconde, son contact n'aura lieu que pendant un quart de seconde; c'est bien peu pour agglutiner la composition de suif et de cire.

Le système de M. Hallette est emprunté à la nature au lieu d'être exclusivement mécanique. L'homme a la faculté d'aspirer, de contenir ou de repousser l'air. Les lèvres humides, élastiques, susceptibles de compression partielle, permettent entre elles le jeu d'une tige de fleur, d'un crayon, sans que le mouvement laisse introduire de l'air dans la bouche. C'était là le modèle à suivre, il fallait faire des lèvres à la bouche longitudinale du tube. Voici comment on y est parvenu.

Sur les deux rebords parallèles de la rainure du tube propulseur ont été placés deux autres petits tubes, qui seraient à peu près tangents s'ils étaient entiers (fig. 2), mais qui sont tronqués dans le sens de la longueur, de manière à former deux espèces de gouttières redressées sur le côté, et dont les ouvertures sont opposées l'une à l'autre. Dans ces gouttières sont introduits deux boyaux vides, en cuir, en tissus, en matière quelconque imperméable, étanche à l'air et à l'eau, susceptible de contenir l'air même comprimé. Lorsqu'on les emplit de l'un ou de l'autre de ces éléments ou de tous les deux mêlés, les boyaux débordent, se touchent par une partie de leur surface et se compriment mutuellement au moyen d'une pression qu'il est toujours facile de mettre en équilibre avec les besoins de la fermeture. Les boyaux agissent alors absolument comme les lèvres; ce sont de véritables lèvres qui permettent sans difficulté le jeu le plus rapide du rayon prolongé ou bras communicateur du piston, sans que l'air puisse en profiter pour entrer dans le tube propulseur.

Il n'y a là ni galets, ni roulettes, ni soupapes ferrées, ni boulons, ni composition fusible, ni réchaud pour la fondre à peu près instantanément. La nouvelle fermeture est d'un entretien presque nul, puisque aucune de ces parties ne fatigue, qu'elles sont toutes faciles à remplacer, à vérifier, à mettre en place, ce qui se fait sans autre instrument que les mains.

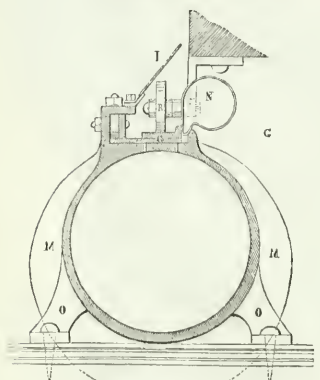
L'expérience suivante peut donner une idée de la perfection de cette fermeture. Dans un tube propulseur ainsi organisé, et dont l'extrémité était fermée par un tampon en bois, on a fait le vide. De l'eau fut versée sur les lèvres et le tampon, le vide aspira l'eau au travers de ce dernier et fut sans action sur celle qui coulait entre les deux petits tubes obturateurs.

L'introduction d'une tige ronde entre les deux lèvres produit une rentrée d'air bruyante qui s'éteint rapidement; le passage de la tige du piston, dont la coupe verticale est celle d'une lentille, ne laissera passer aucune quantité d'air (fig. 3). On conçoit que cette herméticité de la fermeture doive produire une économie très-considérable par la diminution, la suppression presque totale de l'introduction involontaire de l'air, par conséquent par la possibilité de diminuer le nombre des machines fixes en les éloignant davantage. Les rentrées d'air dans le système irlandais ne détruisent pas moins de moitié de la force motrice.

(Fig. 3. — Chemin de fer atmosphérique. — Système Hallette.)

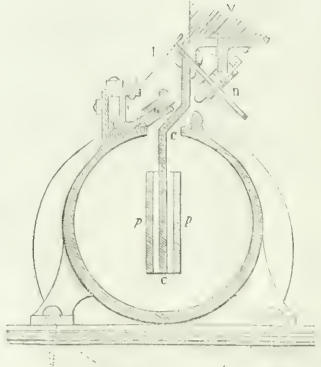
M. Hallette change aussi le diamètre du tube propulseur : il lui donne 0,50. Cette augmentation, que permet le perfectionnement de sa soupape, sans augmentation de dépense des machines fixes, est fort importante quand on réfléchit à l'observation très-juste de M. Teisserenc : que la force motrice croît comme le carré du rayon du tube, tandis que le frottement du piston n'est proportionnel qu'au simple rayon. Le diamètre du tube anglais est de 0,38; la force motrice produite sera donc plus grande pour le tube de 0,50 dans la proportion de 625 à 380, c'est-à-dire plus de 67 pour 100.

La position du tube entre les rails s'opère aussi d'une manière infiniment supérieure. Au lieu d'être fixé par des boulons sur les billes ou traverses qui portent les rails, et sont ainsi très-fatiguées, le tube propulseur est isolé, indépendant de ces billes et de leur gauchissement; il est fixé sur une ligne de pieux bien alignés, de longueur et de force indiquées par la nature du terrain, et portant à leur tête une fourche où se loge une lame de champ venue de fonte avec le tube. On cheville, on clavette les tubes lorsque tous les assemblages d'un fragment de ligne sont faits. Rien de plus facile alors que de rectifier le parallélisme du tube, puisqu'il suffit de refouler plus ou moins le sol pour renvoyer les pieux d'un côté ou de l'autre; de frapper un coup sur la tête du pieu pour le faire descendre, ou, pour le relever, de mettre une cale sous la nervure verticale engagée dans le bois. Si l'on pensait que



(Fig. 4. — Chemin de fer atmosphérique. — Système anglais.)

(Coupe transversale du tube et de la fermeture avant et après le passage du piston.



(Coupe transversale de la fermeture pendant le passage du piston.)

l'effet de la traction du piston renfermé dans le tube pût avoir une action sensible sur les pieux dans le sens longitudinal, ce qui paraît peu probable, on pourrait, en les attachant avec les billes par un petit étrier, faire opérer une réaction sur les rails portant la résistance, qui détruirait totalement l'effet produit sur les pieux par la puissance.

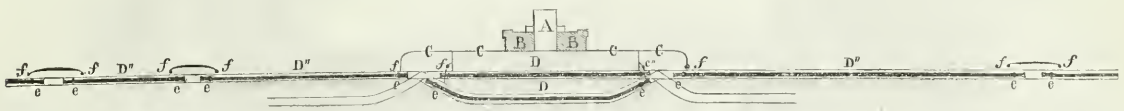
Grâce encore à sa perfection de fermeture et au moyen de vannes et de clapets, M. Hallette a la prétention de diviser en sections son tube propulseur de telle sorte qu'on peut les isoler à volonté. Dans le système anglais, après le passage des convois, tous les tubes propulseurs sont remplis d'air ; ici, au contraire, la section qui vient d'être immédiatement traversée par le piston est seule dans ce cas : les convois n'attendent plus alors le travail des machines, et sur presque toute la longueur de la route, le tube est en état de fonctionner.

Nous l'avouons, nous ne sommes pas aussi persuadé de la possibilité de ce dernier résultat ; nous voudrions, pour en être convaincu, en voir l'expérience en grand.

Voici la disposition générale du chemin.

Entre les deux rails de fer, le tube propulseur est placé. Une machine stationnaire avec appareil pneumatique dessert environ 8 kilomètres de parcours (fig. 4).

(Fig. 4. — Chemin atmosphérique — Disposition générale du système Hallette.)



A Chambre des machines à vapeur et des appareils pneumatiques.

BB Bâtiments de l'administration, etc.

CC Tubes aspirateurs aboutissant aux tubes de propulsion D" de la route.

C' C' Tubes aspirateurs aboutissant au tube de station D.

C" C" Tubes aspirateurs aboutissant au tube d'évitement D'.

D Tube propulseur de station.

D' Tube propulseur d'évitement.

D" Tube propulseur de route divisé pour le service et les passages en sections de 2, 3, 4 ou 5 kilomètres, et d'une longueur totale de 8 kilomètres de chaque côté des stations intermédiaires.

Les sections laissent entre elles un intervalle de 20 mètres, elles sont mises en rapport par les aspirateurs placés au-dessous du sol.

eee Clapets d'entrée et de sortie des tubes propulseurs. C'est le piston qui les ouvre pendant sa marche dans l'une et dans l'autre direction ; seulement les employés de service aux stations les tiennent fermés, s'ils en ont reçu l'ordre pour empêcher le départ des convois que l'on veut retenir. Ces clapets servent aussi à faire marcher les convois en avant ou en arrière, sur les tubes de station ou même sur la route.

ffff Vannes verticales des aspirateurs. Chaque section du tube propulseur en a deux, pour que le vide se fasse toujours en avant du piston, quelle que soit la direction de la marche.

Maintenant voyons comment se fait le service de ce chemin.

Si le convoi ne doit pas s'arrêter, la station est traversée et les hommes de service n'ont rien à faire ; mais s'il doit y avoir croisement, c'est-à-dire si l'on doit stationner, le préposé ferme la vanne d'aspiration du côté de la sortie du tube de station D, et le conducteur, aidé par la résistance de l'air refoulé en avant du piston et les freins ordinaires, arrête facilement le convoi qui se trouve dans la position suivante : les deux clapets sont fermés, les deux vannes le sont également et par conséquent toute communication entre la section du tube propulseur et l'appareil pneumatique est interrompue.

Pour préparer le départ, il suffit de lever la vanne d'aspiration du côté où l'on veut marcher et d'ouvrir le clapet du côté opposé ; l'air se raréfie, et aussitôt qu'on lâche les freins le convoi se met en marche avec la vitesse voulue. Le conducteur a dans la main la clef d'un robinet modérateur, devant lui une échelle barométrique ; il dispose à l'avance la force qui lui est nécessaire, suivant la charge, l'inclinaison du chemin et la vitesse convenable.

En sortant du tube de station le piston entre dans la première section du tube de route. A chaque passage d'un tube dans un autre, le piston ouvre d'abord le clapet d'entrée, puis fait tomber la vanne de l'aspirateur. A la sortie du tube, c'est l'inverse, il commence par la vanne et finit par le clapet. Tout cela sans arrêt, sans ralentissement. C'est le préposé, à chaque interruption de tube, qui est chargé de fermer d'abord le clapet que vient d'ouvrir le piston à sa sortie, puis d'ouvrir la vanne que le même piston a fait tomber, et enfin de fermer le clapet d'entrée du tube voisin lorsqu'il est averti de le faire afin que toute la ligne soit constamment en état de fonctionner dans l'un et l'autre sens.

Pour les descentes, on voit que l'on supprime facilement la force aspiratrice et que le piston se trouve refouler au contraire un air qui lui fait obstacle. Du reste, quand bien même ces dispositions ne réussiraient pas, il est bon de répéter qu'on ne court aucun risque à descendre des pentes de 10 à 12 millimètres. La résistance de l'air est un frein naturel qui croît avec une telle rapidité qu'elle fait bientôt équilibre à la pesanteur, si bien que les voitures glissant sur une pente de 10 à 12 millimètres, ne tardent pas à acquérir une vitesse uniforme qui, tout compte fait, est encore inférieure à celle qu'on tolère sur les voies horizontales.

Un chemin ainsi organisé et à une seule voie suffirait à la plus grande circulation des chemins de Versailles et de Saint-Germain, les jours de fête, M. Hallette en fait ainsi l'estimation :

Terrassements, sable, traverses, coussinets, rails.	56,000 f.
Stations, bâtiments, etc.	10,000
Tube propulseur, pose, accessoires. . . .	160,000
Machines à vapeur, appareil pneumatique 100,000 fr. l'un pour 8 kilomètres. — Par kilomètre.	12,500
Wagons et voitures.	10,000
Le kilomètre. . . .	228,500 f.

Or, suivant M. Daru, les dix chemins de fer exécutés en France ont coûté en moyenne 435,256 fr., et les trois grandes lignes 560,000 fr. le kilomètre. — Il est difficile de suspecter les évaluations de M. Hallette, puisqu'il se contente, pour son droit d'invention, de dix pour cent de l'économie produite dans la construction par son système sur la somme de 500,000 fr. accordée par la loi du 11 juin.

Ce chemin de fer, comme on le voit, laisse loin derrière lui, sous tous les rapports, celui que MM. Clegg et Samuda ont construit en Irlande, de Kingstown à Dalkey ; mais le tube à lèvre est susceptible de bien d'autres applications encore fort précieuses ; nous n'en citerons que deux pour exemple. Si au lieu d'un chemin de halage, dans une ville comme Paris, on établissait un tube propulseur sur la berge de la Seine. Les machines pneumatiques, mues par la rivière elle-même, y produiraient facilement le vide, et le piston qui s'y mouverait, remorquerait les bateaux avec une force et une économie que les chevaux et bateaux à vapeur employés jusqu'à présent sont loin d'atteindre.

L'autre application aurait un but doublement utile : établi dans le puits d'une mine, le tube fonctionnerait tout à la fois pour l'ascension du minerai et l'assainissement des travaux par l'aérage. Ce serait une machine incontestablement supérieure à tout ce qui a été inventé en ce genre jusqu'à ce jour.

Passons maintenant à un autre système qui a fait quelque sensation à Paris.

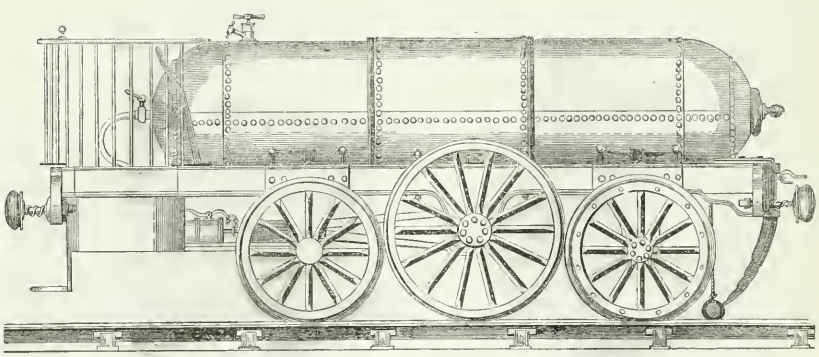
C'est la locomotive du chemin de fer tel qu'il fonctionne en France aujourd'hui, que M. Andraud a cherché à perfectionner. L'expérience de son système a eu lieu le 21 septembre dernier, au chemin de la rive gauche, avec un certain apparat : des savants, des administrateurs et des curieux en grand nombre y assistaient.

Comme toutes les nouvelles inventions, celle de M. Andraud a rencontré des admirateurs enthousiastes et quelques détracteurs passionnés. Nous nous bornerons à décrire son appareil et à dire quel a été le résultat de cette première expérience.

Au lieu de la vapeur, dont la force élastique fait mouvoir les pistons des cylindres moteurs dans la locomotive ordinaire, M. Andraud emploie l'air comprimé.

Sa locomotive se compose donc d'un grand récipient cylindrique de trois mètres un tiers cubes de capacité (ordinairement il sera de huit à dix mètres cubes). L'air y est introduit après avoir été préalablement comprimé à une vingtaine d'atmosphères, par des pompes qu'une force quelconque, une roue hydraulique, une machine éolienne, peuvent mettre en jeu ; la houille se trouve ainsi tout à fait, au moins dans la plupart des cas, n'être plus employée. Pour mettre la locomotive en mouvement, on fait entrer en communication cet air comprimé avec les deux corps de pompes situés à l'arrière de la locomotive, car sa machine est à double effet. La détente de cet air est encore augmentée par un appareil fort ingénieux : avant d'entrer dans les corps de pompes, il passe dans un manchon garni de fer chaud, si bien qu'il se dilate considérablement et se trouve agir ainsi avec infiniment plus de force.

La locomotive d'essai est d'une construction simple (fig. 5) ;



(Fig. 5. — Chemin atmosphérique. — Locomotive à air comprimé de M. Andraud.)

moins volumineuse qu'une locomotive à vapeur, elle pèse 5,000 kilogrammes, n'a point de tender, et pose sur six roues. Toute la manœuvre consiste dans un simple robinet à fermer ou à ouvrir. Elle a parcouru environ 5,400 mètres, allée et retour, avec une vitesse régulière évaluée à sept ou huit lieues à l'heure. Revenue à son point de départ, il restait encore trois atmosphères d'air ; on était parti avec une compression de sept et demie seulement. Quant aux dangers d'explosion du récipient, il peut résister à cent atmosphères, et jamais il n'en supportera plus de vingt ou vingt-cinq.

Certes, si les résultats de cette première expérience devaient se confirmer, il ne faudrait pas hésiter à substituer sur toutes les voies déjà construites la locomotive de M. Andraud : on supprimerait ainsi la principale cause de nombreux accidents ; le convoi serait débarrassé de ce long tender qui le suit continuellement, et la locomotive, infiniment plus légère, n'emploierait plus une partie notable de sa force à se traîner elle-même.

M. Andraud appelle ce premier système à haute pression ; il en a un autre qu'il nomme à basse pression. Comme aucune expérience sérieuse n'a été tentée encore, nous n'aurions désiré que le mentionner ; parler d'une invention avant qu'elle soit arrivée à sa maturité, c'est quelquefois enlever à son créateur la faculté de la rendre digne du grand jour ou de la faire disparaître complétement s'il s'est laissé égarer par son imagination. Mais il a été déjà trop question de celle-ci, pour que nous ne la fassions pas connaître à nos lecteurs. Voici en quoi consiste ce dernier système appelé aussi *laminoir piston*. Un tube en caoutchouc est tendu dans un auget tout le long du chemin entre les deux rails. Le wagon tête du convoi porte à son avant un laminoir entre les deux rouleaux duquel se trouve légèrement pressé le tube en question. Si maintenant dans ce tube, de l'air comprimé est introduit pour passer entre les deux rouleaux, il leur imprimera un mouvement de rotation, et le convoi sera entraîné à la suite de ce laminoir piston.

On le voit, les inventeurs font assaut d'imagination ; de tous côtés il en surgit de nouveaux ; on annonce un obturateur qui doit, dit-on, supplanter celui de M. Hallette, comme celui-ci avait voulu faire de la soupape irlandaise ; et bien d'autres idées encore plus ou moins ingénieuses, plus ou moins pratiques. De tout ce généreux concours il ne peut sortir qu'avantage et profit pour la chose publique ; les économies réalisées dans des questions aussi importantes ne se comptent que par millions. Espérons donc ; cependant nous voyons chaque jour adjuger des chemins de fer selon le vieux système ; l'administration ne pourrait-elle pas faire quelques réserves pour les progrès de l'avenir, avenir auquel nous touchons peut-être?

(Point physique.)

(Point de rencontre.)

(Point de centre.)

(Point d'intersection.)

(Ligne courbe; ligne droite.)

(Sphère.)

(Spirale.)

(Ligne brisée.)

(Diagonale.)

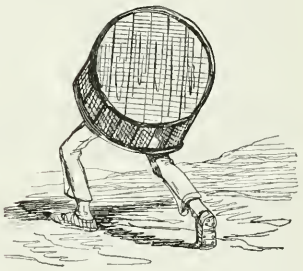
(Perpendiculaire.)

(Horizontale.)

Oblique.)

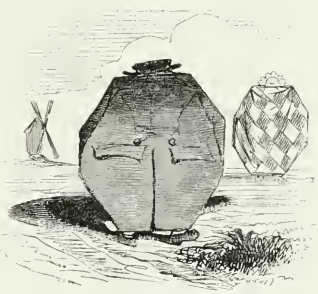
(Tangente.)

(Sécante.



(Cercle.

Diamètre.)



(Polygone régulier.)

(Cône.)

(Curviligne concave.)

(Hélice.)

Parallèles droites.

(Parallèles courbes.

Les Talismans.

NOUVELLE.

(Voir tome IV, pages 406 et 118.)

III.

Le comte de Rosenheim vivait fort retiré: il passait pour un homme morose et chagrin. La mort de sa femme, qu'il aimait éperdûment, jointe à des disgrâces politiques qu'avait éprouvées sa famille, l'avaient fait presque entièrement renoncer au monde et à la cour. Il s'était depuis lors consacré à l'éducation de sa fille Constance, qui pouvait compter dix-sept ou dix-huit ans. La réputation de beauté, de talent, d'esprit et de fortune de la jeune comtesse avait déjà attiré bien des prétendants; mais M. de Rosenheim paraissait peu disposé à faire si promptement choix d'un gendre. Il adorait sa fille, et devait hésiter à s'en séparer. Il eût voulu sans doute un gendre qui consentît à s'enfermer avec lui; et avec les hautes prétentions que lui donnaient son rang et sa fortune, il devenait difficile qu'il fît accepter cette condition.

Ces détails étaient déjà connus de Frédéric; aussi l'on conçoit combien son cœur battit en entrant dans le somptueux hôtel du comte.

« Qui annoncerai-je, monsieur? demanda le laquais qui s'avança vers lui dans l'antichambre.

— Le baron Frédéric de Neuberg. »

Le laquais s'inclina et passa dans une pièce à côté, dont il laissa par mégarde la porte entr'ouverte, en sorte que Frédéric, en s'approchant, entendit fort distinctement le résultat du message.

« Le baron Frédéric de Neuberg! répondit le comte d'une voix brusque, — je ne connais pas ce monsieur... Qui est-ce?

— Un jeune homme, monsieur le comte, — qui paraît fort bien...

— Ah!... parbleu, que me veut-il?

— Je ne sais, monsieur le comte... il demande à vous voir... s'il ne vous dérange pas, dit-il.

— Au diable!... Allons, faites entrer... Tenez, rangez d'abord ceci... »

Ce préambule rassura fort peu Frédéric. Il pâlit, et sentit ses genoux fléchir sous lui; mais il était trop tard pour reculer. Il tâcha de se remettre et de faire bonne contenance. Le laquais reparut et, tenant la porte ouverte, lui fit signe d'entrer. Frédéric prit courage et passa dans le cabinet du comte.

M. de Rosenheim était debout, au fond de la pièce et dans l'ombre. Il était grand, mince, un peu voûté, le front découvert. Ses traits avaient une expression de distinction sévère qui frappa Frédéric, et son regard perçant fixé sur le jeune homme semblait devoir lire jusqu'au fond de sa pensée. Les sourcils du comte légèrement froncés, et sa bouche hautaine, annonçaient assez que cette visite lui était importune, et qu'il saisirait le premier prétexte pour l'abréger. Il fit un pas vers Frédéric, et s'arrêta. Le jeune homme fit un salut respectueux, et, en se relevant, rencontra de nouveau ce regard interrogateur et froid qui le fit frissonner. Il pâlit et rougit successivement; il porta involontairement la main sur sa médaille pour s'assurer qu'il ne l'avait pas perdue. Le comte lui répondit par une légère inclinaison de tête et un geste de la main, sans prononcer une parole. L'embarras de Frédéric redoubla, mais il fallait parler; le comte attendait évidemment qu'il commençât la conversation.

« Je vous demande pardon, monsieur le comte, dit le jeune homme d'une voix qui tremblait malgré lui, si je viens vous importuner de ma visite... Je serais désolé d'abuser de votre bienveillance... et je regretterais infiniment ma hardiesse, si je pouvais croire qu'elle vous détournât de quelque occupation sans doute plus intéressante pour vous. »

En prononçant cette phrase, Frédéric leva les yeux sur le comte, et il vit avec une joyeuse surprise que ce front sévère et mécontent s'éclaircissait peu à peu, et que ces regards interrogateurs prenaient une expression de plus en plus bienveillante.

« Je serai toujours charmé de vous recevoir, monsieur, répondit le comte avec froideur, mais sans la rudesse que son accueil semblait faire supposer, — et vous ne devez pas penser que votre visite soit importune, lorsque j'en saurai le motif... » Et il s'arrêta avec un geste affable en montrant un fauteuil à Frédéric. Frédéric s'inclina en signe de remercîment, fort embarrassé au fond pour trouver une réponse vraisemblable à cette question.

« Lorsque j'en saurai le motif... » répéta M. de Rosenheim machinalement, et comme s'il eût suivi intérieurement le cours d'une autre pensée, tandis que ses yeux, fixés sur le jeune homme, prenaient une expression de surprise évidente. « Mais, en vérité! reprit-il vivement et en s'interrompant lui-même tout à coup. — Ces traits... Oui, ce serait une ressemblance frappante!... Ne seriez-vous pas le jeune Frédéric de Neuberg?

— Bon! pensa le jeune homme, il paraît oublier que je me suis fait annoncer. Sans doute, monsieur le comte, je suis Frédéric de Neuberg.

— Ah! mon Dieu, quelle ressemblance! En vérité, mon jeune ami, vous êtes tout le portrait de votre charmante mère...

— Son jeune ami! pensa Frédéric, bondissant presque sur le fauteuil où il était assis. — O talisman!

— J'ai réellement bien du plaisir à vous voir, continua M. de Rosenheim avec effusion en lui tendant la main. Dites-moi donc, je vous prie, pourquoi vous n'êtes pas venu me visiter plus tôt? »

Quelque confiance que Frédéric pût avoir dans son talisman, il ne s'attendait pas le moins du monde à un changement aussi rapide. Sa joie de se voir reçu de cette manière par le père de Constance fut si vive, qu'il ne put que presser avec respect la main que lui tendait le comte, et balbutier quelques mots que son émotion rendit presque inintelligibles.

« Certainement, reprit M. de Rosenheim qui s'aperçut de son trouble et ne put s'empêcher de sourire: je serais fâché contre vous, et je vous reprocherais durement votre négligence envers vos amis, si je ne voyais maintenant que vous vous en repentez vous-même sincèrement.

— Sans doute, monsieur le comte, répondit Frédéric d'une voix encore étouffée par la joie. Si j'avais pu espérer un aussi favorable accueil... si j'avais pu supposer la bonté que vous me témoignez, je n'aurais pas tardé si longtemps à venir vous présenter mes hommages, et vous assurer de mon dévouement... mais...

— Mais, mais, interrompit le comte en souriant avec affabilité, vous avez été détourné par autre chose, vous avez eu sans doute quelques distractions comme tous les jeunes gens, et vous avez oublié vos vieux amis: ce n'est pas bien. Cependant tout est dit; c'est désormais une vieille querelle, et nous ne la renouvellerons pas. Voyons, que faites-vous maintenant? Vous continuez sans doute vos études à l'Université? »

Cette question mit Frédéric plus à l'aise. Ces récriminations sur le passé étaient un sujet dangereux auquel il ne savait que répondre, tandis que sur un autre terrain la conversation devenait facile. Elle s'engagea vivement, fut longue, très-animée, et soit par la vertu de son talisman, soit par la seule influence de son esprit, de son instruction, de ses manières, Frédéric parut plaire beaucoup au comte de Rosenheim.

« Écoutez, mon jeune ami, dit-il en se levant et en interrompant une digression morale et philosophique, nous en resterons là pour aujourd'hui sur ce sujet. Je ne veux pas vous congédier, au contraire; et dans tous les cas, si vous sortiez, je pense que ce serait pour revenir bientôt.

— C'est une preuve de votre indulgence pour moi, dit Frédéric, et vous pouvez être assuré que j'en profiterai pour la mettre à l'épreuve de nouveau.

— Bon! mais en attendant je veux vous présenter à la maîtresse de la maison... C'est bien le moins que Constance vous connaisse, puisque je vous invite à y revenir. »

A cette proposition inattendue, Frédéric tressaillit; mais M. de Rosenheim, qui s'était déjà tourné pour ouvrir la porte du salon, ne put s'apercevoir de son trouble; et lorsqu'il lui fit signe d'entrer, le jeune homme était parvenu à maîtriser tant bien que mal son émotion. Constance, assise auprès du balcon, travaillait à un léger ouvrage de broderie.

« Constance, dit M. de Rosenheim en s'approchant, je viens te présenter le fils d'un de mes anciens amis, qui compte se fixer ici, et nous voir de temps en temps... M. le baron Frédéric de Neuberg. »

En achevant cette phrase, le comte se retourna et indiqua de la main Frédéric, qui était resté derrière pour composer son maintien. Constance leva les yeux en souriant pour saluer M. le baron de Neuberg, qu'elle ne s'attendait pas à connaître si bien; mais lorsqu'elle rencontra ceux de Frédéric, elle tressaillit avec force, rougit, pâlit, et fit un pas en arrière. Frédéric, qui était passé entre elle et son père, déroba ce premier mouvement de surprise aux yeux de M. de Rosenheim; et pendant qu'il saluait respectueusement la jeune fille, elle eut le temps de se remettre de son trouble. — Au même moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement et un laquais se présenta.

« Monsieur le comte! dit-il; la voiture de M. le baron de Grossenstein entre dans la cour d'honneur.

— Ah! fit le comte avec un vif mouvement de mauvaise humeur; c'est bien, je vais le recevoir. — Je ne vous dis pas adieu, mon jeune ami, dit-il à Frédéric, car je reviens dans un instant. »

Et il sortit, laissant seuls les deux jeunes gens.

Ils étaient fort troublés tous les deux et restaient muets. Déjà leurs regards s'étaient rencontrés plusieurs fois, et chaque fois Constance avait rougi et baissé les yeux. Enfin, Frédéric rompit le premier ce silence, qui aurait pu durer encore longtemps.

« Je n'aurais pas osé espérer, hier encore, mademoiselle, dit-il d'une voix émue, le bonheur d'être admis auprès de vous... et vous me voyez aussi surpris que reconnaissant de l'aimable accueil que m'a fait monsieur votre père. Puis-je croire, mademoiselle, que je serai aussi heureux maintenant... et que vous voudrez bien partager cette bienveillance?

— Je ne sais pourquoi vous en douteriez, monsieur, répondit Constance, sans lever les yeux; il suffit que vous soyez reçu par mon père pour que je vous reçoive également avec plaisir.

— Ah! mademoiselle, répliqua Frédéric vivement, certainement la faveur de votre père m'est bien précieuse; mais maintenant, c'est à vous surtout que je m'adresse, et j'attacherais d'autant plus de prix...

— Mais, interrompit Constance avec un sourire malicieux et un léger tremblement dans la voix, il me semble que vous n'avez eu cette idée que bien tard!... Comment, — puisque vous êtes un des amis de notre famille, puisque vous saviez que notre maison vous serait ouverte, — comment avez-vous attendu si longtemps pour vous y présenter? »

En achevant cette phrase, elle leva rapidement les yeux et jeta sur Frédéric un regard perçant et fugitif qui le pénétra jusqu'au cœur.

« Pourquoi!... ah! bon Dieu, mademoiselle, si j'avais pu!

— Si vous aviez pu!... qui donc vous en empêchait, depuis plus d'un an... que... »

Constance s'aperçut tout à coup de son imprudente vivacité; elle s'arrêta et rougit excessivement.

« Cela est vrai, s'écria Frédéric; depuis un an je soupire après l'heureux moment dont je jouis aujourd'hui... et depuis un an... »

La porte du salon s'ouvrit à deux battants, et il se tut.

« Entrez, je vous prie, monsieur le baron, disait M. de Rosenheim; je suis charmé que vous daigniez nous honorer de votre visite.

— Bon Dieu! dit précipitamment Constance, qui devint tout à coup excessivement pâle; encore cet homme! Je le déteste! Frédéric, je vous en prie, délivrez-moi de sa visite... donnez-moi le bras, et descendons au jardin. »

Tout en parlant, elle passa vivement son bras sous celui du jeune homme qui s'était levé et qui, tout ému de cette familiarité inattendue, le pressa légèrement contre son cœur.

Le baron de Grossenstein s'était approché. C'était un homme court et gros, d'une cinquantaine d'années, dont les petits yeux gris mobiles dénotaient beaucoup de vivacité, et dont le regard à la fois faux et froid inspirait une involontaire antipathie.

« Comment! dit-il d'un air aimable à Constance, est-ce que je vous fais fuir, ma charmante demoiselle?

— Moi! monsieur, » répondit Constance avec embarras.

Et ne sachant que dire, elle leva les yeux, en adressant à Frédéric un regard qui lui demandait de venir à son secours.

« Je ne pense pas que mademoiselle fuie... mais je l'emmène, dit Frédéric en souriant; elle m'a promis de me faire voir les jardins, et je la prie de tenir sa promesse.

— Vraiment! repartit le baron d'un ton méprisant et avec un regard provocateur. C'est donc à vous, monsieur, qu'il faut que je m'en prenne?

— Comme il vous plaira, monsieur le baron! » repartit Frédéric avec hauteur.

Constance, effrayée, se pressa instinctivement contre lui. Cette scène n'avait pas échappé à M. de Rosenheim, qui, debout derrière, les examinait tous trois.

« Frédéric! dit-il en s'avançant et en souriant; je ne te connaissais pas ce goût pour l'horticulture. Eh bien! viens; je vais te faire voir mes tulipes. »

Il saisit la main du jeune homme, et regarda en même temps Constance, qui se rassit et prit sa broderie en silence. Frédéric fit involontairement un mouvement pour se replacer entre elle et le baron; mais le comte l'attira vers lui avec une certaine autorité. Frédéric s'inclina en silence, salua respectueusement Constance, et, passant devant le baron, suivit M. de Rosenheim jusque dans l'antichambre. Là, le comte lui tendit la main.

« A revoir, mon jeune ami, lui dit-il; soyez donc moins rare... et venez dîner avec nous demain. »

Frédéric, confondu, pressa la main du comte, balbutia quelques remercîments, et sortit.

Lorsqu'il fut dans la rue, il lui sembla que tout tournait, que les maisons dansaient autour de lui. Il porta ses mains à son front, comme pour s'assurer qu'il avait bien encore toute sa raison, qu'il était bien éveillé, qu'il n'était pas le jouet de quelque illusion fantastique. Ainsi, il était l'ami du comte de Rosenheim, qui lui parlait de sa famille, qui le tutoyait, qui l'invitait à sa table! Constance le nommait Frédéric, et s'attachait à son bras. Ah! c'était à en devenir fou d'étonnement et de joie! Il se mit à courir tout palpitant, tout enivré, comme pour dissiper dans le mouvement et le bruit cet excès de bonheur et de joie qui l'étouffait. Il ne rentra que le soir à l'hôtel du Lion-d'Or.

Il avait à peine dépassé le seuil qu'un garçon l'arrêta:

« Monsieur le baron, dit-il; voici un paquet qu'on vient de remettre pour vous.

— Merci, » répondit Frédéric.

C'était une petite boîte et un billet. Le billet contenait ces mots:

« Je suis content de toi, Frédéric; tu as rempli mes intentions, et je pense aussi que j'ai rempli les tiennes.

« Mais il ne suffit pas de jouir du présent, il faut songer à l'avenir. « L'avenir, comme tu le disais toi-même, est dans le « courage et le travail. »

« La place de conseiller inspecteur des domaines du prince est vacante. Va la demander. Tu t'adresseras directement au ministre dont elle dépend, le baron de Grossenstein...

— Ventrebleu! s'écria Frédéric; et notre querelle d'aujourd'hui!

« S'il faisait difficulté, je t'envoie dans cette boîte le talisman qui le mettrait à la raison... »

Frédéric ouvrit précipitamment la boîte; il y trouva une bague dont le chaton portait les caractères dont il avait eu les empreintes entre les mains.

« Si tu te dessaisis de cette bague, si tu la perds, tu es perdu. Ne fais jamais que la montrer à Grossenstein. Insiste, menace, dis-lui que tu n'es pas seul, que tu as d'autres ressources encore, et ne sors de son cabinet qu'avec le brevet dans ta poche. En quittant le ministre, cours aussitôt au palais, demande le secrétaire intime, montre-lui ton brevet, et déclare-lui que tu présenteras tes remercîments au prince dans sa réception de samedi; prie-le d'avoir la bonté d'en prendre note et d'en prévenir Son Altesse.

« Il faut que tout cela soit fait *demain*; après il serait trop tard. Quand tu auras réussi, tu recevras de mes nouvelles.— Compte sur ton ami.

« *Mens conscia recti.*

« Brûle cette lettre. »

Frédéric resta tout étourdi de cette lecture.

IV.

« Qui annoncerai-je à Son Excellence! demanda le secrétaire du ministre.

— Le baron Frédéric de Neuberg. »

Le secrétaire passa dans l'arrière-cabinet et revint au bout d'un moment.

« Son Excellence est fort occupée...; elle ne peut recevoir en ce moment. Si M. le baron veut me confier le motif de sa visite, j'aurai l'honneur de lui écrire pour l'informer du moment précis où Son Excellence pourra lui donner audience...

— Je vous demande pardon, interrompit Frédéric d'un ton ferme et poli. Je viens parler à M. le ministre d'affaires de la plus haute importance... qui ne souffrent aucune espèce de retard. Je n'ai que deux mots à lui dire. Veuillez l'en avertir, s'il vous plaît. Vous lui direz que ces affaires le regardent *personnellement*. »

Le secrétaire salua, et un moment après, il introduisit Frédéric dans le cabinet du ministre. Lorsque M. de Grossenstein vit le jeune homme, il le reconnut à merveille, et fit un vif mouvement de dépit et de colère. Il s'avança vers lui d'un air hautain :

« Que voulez-vous, monsieur ?

— J'ai à vous parler en particulier, monsieur le baron, répliqua Frédéric avec sang-froid ; et il s'assit négligemment sur un fauteuil placé près du bureau.

— Bernell ! dit le baron d'une voix agitée par son émotion, je vous appellerai dans un instant. — Eh bien, monsieur ! dit-il à Frédéric aussitôt que le secrétaire fut sorti.

— Eh bien, monsieur le baron, j'ai appris que la place de conseiller inspecteur des domaines était vacante, et je viens vous prier de me présenter à la nomination de Son Altesse.»

Le baron fut tellement stupéfait de cette singulière demande, qu'il fit un véritable bond en arrière :

« Monsieur ! dit-il ; est-ce une plaisanterie? et...

— Nullement, monsieur le baron, interrompit Frédéric avec le même calme. Je vous demande cette place, et je suis sûr que vous me l'accorderez lorsque je vous aurai montré mes titres pour l'obtenir.

— Vos titres, monsieur ! à votre âge ! et...

— Les voici ! » interrompit de nouveau Frédéric, ôtant son gant ; et il lui présenta le chaton de la bague. Une révolution effravante s'opéra dans la physionomie du ministre. Il devint livide; ses petits yeux hagards semblèrent prêts à lui sortir de la tête en apercevant cette bague qui le fascinait comme une tête de Méduse. Il chancela et tomba sur son fauteuil. Frédéric fut lui-même effrayé de l'effet qu'il avait produit.

Mais presque aussitôt Grossenstein se releva avec un mouvement terrible.

« Monsieur ! dit-il d'une voix étouffée, cette bague !!... que signifie !...

— Calmez-vous, monsieur le baron ! répliqua Frédéric avec un sang-froid ironique. Cette bague signifie que je veux la place vacante, et que vous allez me la donner : voilà tout !

— Monsieur !... en vérité... vous abusez singulièrement... je m'attendais si peu... »

Evidemment le baron n'avait plus la tête à lui. Il s'arrêta un moment, et passa la main sur son front. Puis il fixa sur Frédéric ses petits yeux perçants remplis d'une telle expression de haine et de menace, que le jeune homme en frémit. Mais Frédéric fit bonne contenance, et lui répondit par un regard d'une ironie méprisante, en s'amusant à faire tourner la bague autour de son doigt.

— Je vous aurai une grande reconnaissance, monsieur le ministre, dit-il avec le même sang-froid, de l'activité que vous voudrez bien mettre à m'expédier le brevet de nomination. J'attends ce petit service de votre bienveillance habituelle.

— Monsieur ! repartit le ministre, en essayant de reprendre son sang-froid, je ne comprends pas au juste ce que vous pouvez présumer de la possession de cette bague, et...

— Monsieur le baron, je présume que vous me donnerez la place que je demande... et pas autre chose. Je dois, au reste, vous prévenir, pour éviter toute espèce de discussion inutile, de lenteurs, de méprises, fausses démarches, etc., etc., que cette bague n'est qu'un léger échantillon de ce que je possède... que je ne suis pas positivement isolé dans le monde... que j'ai des amis puissants... et je ne doute pas, d'après ce simple et naïf exposé, que vous serez flatté de me compter parmi les vôtres. »

Frédéric, pendant cette allocution, qu'il termina par une inclination moqueuse, examinait l'effet qu'elle produisait sur le ministre. Celui-ci en parut complétement déconcerté.

« Monsieur, répondit-il après un moment et avec une sorte d'effort, je me plais à croire, en effet, que nous vivrons en bonne intelligence... Il paraît même que cela nous sera utile à tous deux. Quant à la place que vous me demandez, vous comprenez qu'il me sera peut-être difficile de faire accepter à Son Altesse un conseiller inspecteur aussi jeune que vous. Mais enfin vous pouvez être certain que je ferai tout ce que je pourrai. Je compte réussir... et j'espère vous en donner bientôt la preuve. — Ainsi j'aurai incessamment le plaisir de vous revoir. »

Il se leva en prononçant cette phrase. Frédéric resta imperturbablement assis.

« Je vous demande pardon, monsieur le ministre, mais je me suis persuadé que vous seriez assez bon pour me remettre immédiatement le brevet de nomination.

— Comment, monsieur !

— Mais... oui ! c'est une dernière complaisance que j'attends de vous. Je connais un peu le proverbe populaire... je vous demande pardon de le citer ici : Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras... et j'ai pris la ferme résolution de ne sortir d'ici que le brevet en poche.

— Monsieur !

— C'est ainsi, mon cher baron ! répéta Frédéric se renversant dans le fauteuil et croisant les jambes; je compte sur votre bienveillance... et votre indulgence. »

Il serait difficile de décrire l'exaspération du ministre, et les divers sentiments de haine, de colère et de rage qui se peignirent successivement sur son visage.

« Enfin ! murmura-t-il d'une voix étranglée; je vois que vous avez bien combiné votre plan, mon jeune ami !... c'est bien ! c'est bien !... vous n'avez pas peut-être réfléchi aux suites, il est vrai ; mais enfin... soit ! Vous profitez aujourd'hui de votre position; eh bien ! chacun aura son tour probablement. Maintenant, finissons-en ; le plus tôt vaudra le mieux.

— J'en suis d'avis, » répondit Frédéric avec calme.

Le ministre sonna vigoureusement.

« Bernell !

— Monsieur le baron? dit le secrétaire paraissant à l'entrée.

— Faites apposer le sceau sur le brevet de nomination pour la place d'inspecteur des domaines que je vous ai remis hier soir, et vous remplirez les noms en inscrivant M. le baron Frédéric de Neuberg... Faites vite et apportez. »

Bernell rentra un moment après, apportant le brevet. Le baron le signa et le remit avec un geste gracieux à Frédéric.

« Monsieur le baron, dit le jeune homme, vous me voyez pénétré de reconnaissance. Il n'est rien que je ne fasse pour le service de Son Altesse, et vous pourrez l'assurer de tout mon dévouement. Quant à vous, monsieur le baron, je n'ai pas besoin d'ajouter quels sont les sentiments que j'éprouve et je vous prie d'en agréer l'expression.

— Très-bien, très-bien, monsieur le baron ! Je suis charmé de vous voir dans ces excellentes dispositions, et vous pouvez être également assuré des miennes à votre égard. »

Frédéric salua respectueusement une seconde fois, et fut reconduit jusque sur l'escalier par le secrétaire, qui se confondit en courbettes.

Une fois hors de l'hôtel ministériel, Frédéric n'oublia pas les instructions qu'il avait reçues ; il courut au palais du prince, et fit annoncer à M. le secrétaire intime le baron Frédéric de Neuberg, conseiller inspecteur des domaines.

Le secrétaire intime parut un peu surpris, mais il le reçut très-gracieusement. Frédéric exhiba son brevet, que le secrétaire parcourut, et lui remit aussitôt avec politesse.

« Je me suis empressé, monsieur, dit Frédéric, de venir vous trouver, pour vous présenter à vous personnellement mes hommages respectueux, et pour vous assurer du zèle que je compte apporter dans l'exercice de mes fonctions. La reconnaissance que je dois éprouver d'une semblable faveur peut faire présumer de mes efforts constants pour montrer que j'en suis digne. — Au reste, je suis impatient de déposer aux pieds de Son Altesse le tribut de mes remercîments, et l'assurance de mon dévouement à son service.—Je compterais, avec votre agrément, les lui présenter lors de sa prochaine réception de samedi, et je vous prierai de vouloir bien me porter sur la liste des personnes qui auront l'honneur de l'approcher dans cette soirée.

— Vous pouvez être certain, monsieur le baron, que je n'y manquerai pas. Je vais en prendre note immédiatement; Son Altesse sera prévenue... et je puis vous assurer d'avance qu'elle sera très-satisfaite de votre empressement. »

Le secrétaire intime paraissait d'ailleurs lui-même très-satisfait des manières et des politesses de Frédéric, et lorsque le jeune homme prit congé, il le reconduisit avec une attention toute particulière qui fit impression sur le nombreux public qui faisait antichambre.

« Prenez l'adresse de M. le baron de Neuberg, conseiller inspecteur ! dit-il à un commis. — Puis, avec un geste aimable : Ainsi, monsieur le baron, à samedi ! » — Frédéric salua et sortit.

Pendant ce temps, le baron de Grossenstein, resté seul, avait écrit en toute hâte le petit billet suivant :

« Amalia ! Le diable est ressuscité, le diable est déchaîné ! Nous sommes suspendus sur la gueule de l'enfer !

« J'ai besoin de conférer avec vous. Prévenez Ludolph.

Baron de G. »

Il envoya ceci à la margrave de Zell, favorite du prince.

Puis il fit atteler, et se rendit au palais. A peine était-il entré que le secrétaire intime vint au-devant de lui.

« Eh bien, monsieur le ministre, il paraît que vous avez déjà nommé un conseiller inspecteur ! Je vous en fais compliment. Il est bien jeune... mais après tout, il paraît fort bien.

— Vous trouvez? dit le baron avec un sourire étrange. Je crois en effet ce jeune homme habile... très-habile ! Je m'aperçois qu'il entend très-bien les affaires... oh, il est adroit, très-adroit !... et nous en serons contents ! »

Le baron l'était cependant fort peu de la démarche de Frédéric; car lorsque le secrétaire intime se fut éloigné, il fit entendre un sourd jurement, avec un geste énergique de désappointement et de colère. Frédéric n'était pas non plus sans inquiétude. Habitué depuis quelque temps à se servir de ce pouvoir magique qui brisait les difficultés devant lui, il ne se dissimulait pas que de toutes les entreprises qu'il avait tentées, celle-ci était de beaucoup la plus périlleuse ; et il en redoutait les suites. La rage du baron lui avait apparu sous des formes trop menaçantes pour qu'il ne pût être persuadé qu'il chercherait à lui nuire de toutes les manières, et à le perdre sans retour.

Ne sachant trop comment parer les coups qu'il s'attendait à recevoir, il résolut de prendre conseil du comte de Rosenheim. Il n'oubliait pas qu'il devait dîner chez lui, et il crut pouvoir profiter de cette circonstance pour s'éclairer de ses avis.

FABRE D'OLIVET.

(La suite à un autre numéro.)

Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir tome III, pages 249, 265, 309, 373, 389, et tome IV, pages 21 45, 65 et 85.)

CHAPITRE XV.

UN MARIAGE EN SOLOGNE. — MM. DES VILLIERS FRÈRES.

La nuit s'avançait; le vent du nord, s'engouffrant dans la haute cheminée, remplissait de fumée l'immense salle, à peine éclairée par la lumière vacillante d'une lampe suspendue au plafond. M. le marquis et son frère le chevalier, en costume d'officiers de l'ancien régime, les cheveux poudrés et relevés sur les tempes, l'épée au côté, le ruban noir au cou, continuaient, sans mot dire, leur sempiternelle partie de cartes. Ils ne cessaient de jouer que pour porter à leurs lèvres leurs verres toujours remplis ; alors ils se saluaient, en inclinant légèrement la tête, buvaient d'un seul trait, et reprenaient aussitôt les cartes. Le jeune Oscar, enfoncé dans une bergère, auprès de l'âtre, sentait ses yeux se fermer malgré lui ; à travers la fumée de la chambre et les ombres de son demi-sommeil, il apercevait confusément les figures glaciales de ses deux hôtes, leur front terne et ridé, leurs joues creuses et jaunies, leur œil morne et fixe, et cette sorte de vision muette avait je ne sais quelle apparence lugubre et fantastique, qui causait à notre héros un vague effroi, augmenté encore par le bruit du vent qu'on entendait gémir au dehors, en faisant grincer horriblement toutes les vieilles girouettes du château.

Enfin, trois heures sonnèrent à l'horloge. Le chevalier tressaillit ; il posa ses cartes sur la table, avala un dernier verre, et, se levant, Oscar l'entendit, d'une voix épaisse, adresser cette question étrange à son frère :

« Monsieur, avec qui, je vous prie, ai-je eu l'honneur de jouer, cette nuit?»

En même temps, Oscar aperçut deux grosses larmes rouler sur les joues flétries du chevalier. Le marquis se leva à son tour, et répondit :

« Avec M. le marquis Emmanuel-Charles-Louis des Villiers.[»]

Ils se saluèrent courtoisement, et sortirent l'un à droite, l'autre à gauche, chancelants sur leurs jambes, par l'effet du vin qu'ils avaient bu, et ne prenant pas garde à Oscar, leur hôte, toujours enfoncé dans la bergère, au coin de l'âtre.

« Parbleu, se dit celui-ci, voilà deux fiers originaux !... »

Mais, m'allez vous dire, comment se fait-il que le jeune Oscar, laissé par nous dans une prison, se trouve ainsi, tout à coup, transporté dans la grande salle d'un vieux château solonais?

Lorsque l'histoire de l'étudiant de Paris, que nous avons racontée plus haut, fut achevée, madame des Villiers demeura sombre et pensive; puis, peu à peu, Oscar vit ses yeux se remplir de larmes; ses lèvres murmuraient je ne sais quel nom que notre héros n'entendait point, et, avec tous les signes d'une grande douleur, elle se tordait convulsivement les mains. Oscar aurait bien désiré la consoler, mais il ne savait pas quel était le sujet de son chagrin, et il connaissait trop déjà sa compagne d'aventures pour vouloir lui adresser là-dessus la moindre question. Il se tint donc coi, et bientôt les yeux de la châtelaine se séchèrent, son front se dérida, ses mains se calmèrent, puis, par l'effet de la fatigue et des émotions de la nuit, elle s'endormit profondément sur la chaise où elle était assise.

Oscar, se mettant alors à réfléchir sur sa position, fut pris d'un violent désir d'en sortir. Il examina avec soin les murs de la chambre où ils étaient renfermés, et découvrit, dans un coin, une vieille porte assez mal assujettie sur ses gonds, pour qu'on pût facilement la faire céder. Aussitôt il réveille l'amazone, afin de lui communiquer son plan d'évasion.

« Fuir? disait madame des Villiers; fuir, moi ! fuir devant leurs juges et leurs bourreaux ? Jamais ! Qu'ils me traînent au pied de leurs tribunaux, je les y braverai bien, et leur y laisserai paraître toute ma haine et tout mon dédain ! »

Oscar employa plus d'une heure à détourner de cette belle résolution la fière amazone; encore ne put-il la gagner à son projet qu'en lui montrant, qu'en lui exagérant les difficultés et les dangers de l'entreprise. Enfoncer une porte qui même on ne sait où ; fuir en plein jour, fuir ouvertement, glorieusement, traverser tout le bourg, au petit pas, bien entendu, affronter les regards, braver tout, oser tout !

La vieille porte s'ouvrait sur le jardin, par bonheur; et le jardin donnait sur les champs, au regret de l'amazone, mais à la joie d'Oscar.

« De quel côté allons-nous nous diriger? demanda le jeune homme à sa compagne.

— Allons au château de mon mari ; il doit être tout près d'ici, si j'ai bon souvenir. »

Ces paroles furent dites très-naturellement. Mon mari ! allons chez mon mari ! Oscar n'en revenait pas, même il éprouvait un certain ennui, n'ayant encore pensé à ce mari que pour le traiter intérieurement de pure chimère, et d'être tout à fait impossible. Quant à madame des Villiers, elle était retombée dans sa tristesse, et, de temps en temps, la vue d'un arbre, d'une haie, d'un étang, la faisait tressaillir douloureusement, comme si quelque souvenir fatal se fût rattaché, dans son esprit, aux lieux qu'elle traversait.

Après plusieurs heures de marche, les deux fugitifs arrivèrent enfin à un vieux château flanqué de tourelles; c'était une véritable ruine, sise au milieu d'une plaine marécageuse. L'amazone y entra d'un pas délibéré, et Oscar se mit à la suivre au travers des corridors délabrés. Dans la grande salle se trouvaient M. le marquis et son frère le chevalier, qui jouaient déjà et buvaient, en attendant l'heure du souper. Le marquis parut très-médiocrement surpris de l'arrivée de sa femme; quant à la personne d'Oscar, il n'y prit pas seulement garde. Après quelques mots rapidement échangés, madame des Villiers sortit de la salle, et les deux frères reprirent leur partie silencieuse. Vous jugez si Oscar se divertissait, solitairement installé dans sa bergère.

A souper, même silence; madame des Villiers mangeait très-vite; elle se leva bientôt de table, et se retira. Oscar aurait bien voulu en faire autant, mais la politesse le retint, à son grand deuil; car une fois la partie de cartes recommencée, il vit bien qu'il fallait passer la nuit sur sa bergère, personne ne songeant à lui, et le château n'ayant pas l'air, d'ailleurs, d'avoir beaucoup de chambres habitables.

Au point du jour il descendit dans l'immense verger, in-

culte, plein d'herbes et de broussailles, qui s'étendait derrière le château. Jugez quel fut son étonnement, lorsqu'il aperçut, au bout d'une allée, sur un banc de gazon, madame des Villiers, en robe blanche, la tête nue, avec une rose dans ses cheveux. Elle était charmante ainsi, et ne ressemblait plus du tout à la farouche amazone de la forteresse. Oscar s'approchait, tout ému de surprise et de plaisir; mais il s'arrêta et n'osa pas faire un pas, en voyant les yeux de madame des Villiers encore tout pleins de larmes et ses mains crispées, comme la veille, dans la prison.

La fille aînée de madame Pinchon avait été mariée de bonne heure au marquis des Villiers; la tête déjà remplie de romans et le cœur de chimères, la jeune fille recevait avant son mariage les lettres d'un jeune homme follement épris d'elle, et elle lui avait ainsi laissé conserver des espérances qui ne devaient point se réaliser. Un jour, M. des Villiers vint rompre brusquement ce commerce romanesque, en se proposant pour mari; la jeune fille pleura abondamment, son cœur se fendait à l'idée de la peine mortelle qu'allait ressentir celui qui l'aimait; mais l'orgueil l'emporta, elle voulut être marquise.

M. des Villiers emmena sa fiancée dans son vieux château, il désirait y célébrer son mariage à la mode solonaise.

Ce fut une grande fête dans le pays, et l'on en parlerait encore, si elle ne s'était si malheureusement terminée.

Les tables de la noce avaient été dressées dans le verger du château, sous un long berceau de treilles; le vin coulait à flots, des viandes énormes étaient servies sans relâche par les domestiques du château, tandis que vingt musiciens, juchés sur des tonneaux, accompagnaient de leurs plus beaux airs le cliquetis insatiable des verres, des couteaux et des fourchettes. Observateur rigoureux des vieilles coutumes, le marquis avait quitté son grand habit de cour pour revêtir le costume rustique de la Sologne: chapeau à larges bords, veste de bure, avec un gros bouquet de jasmin à la boutonnière. Mais il fallait voir la mariée, comme elle était charmante sous sa vaste coiffe de dentelles! Les belles boucles de ses cheveux blonds tombaient jusque sur son cou, et la finesse de ses traits, la pâleur aristocratique de son teint, le regard languissant de ses grands yeux, formaient le contraste le plus piquant et le plus agréable avec le costume de petite fermière, qu'elle et sa sœur Mathilde avaient pris, en ce jour, pour plaire à M. des Villiers.

(Monsieur, avec qui ai-je eu l'honneur de jouer cette nuit?)

Au dessert, toutes les chansons du pays furent entonnées en chœur; puis aux refrains succéda, suivant l'usage, la quête pour les nouveaux épousés. La marié remit son bouquet de noces aux filles d'honneur; celles-ci exécutèrent, au son des aigres violons des ménétriers, diverses danses solonaises, en se passant le bouquet de main en main; puis, se rapprochant successivement de chacun des convives, elles faisaient appel à sa générosité.

Lorsqu'elles eurent achevé le tour de la table, elles vinrent se rasseoir à leur place, et cinq autres jeunes filles se levèrent pour continuer ou recommencer la quête; la première, vêtue de ses plus beaux habits, tenait à la main une quenouille et un fuseau, qu'elle présentait à chacun, en chantant un refrain patois, que nous traduisons:

L'épousée a bien quenouille et fuseau,
Mais de chanvre, hélas! pas un écheveau.
Pourra-t-elle donc filer son troupeau?

La seconde recevait les offrandes dans le gobelet de la mariée; la troisième versait à boire aux convives généreux; la quatrième essuyait avec une serviette la bouche de chaque buveur, que la dernière, la plus jolie des cinq, embrassait en signe de remercîment.

Après la quête, restait encore une importante cérémonie à accomplir; mais par respect pour M. le marquis et pour sa femme personne ne se pressait d'en parler. Ce fut le marié lui-même qui en donna le signal. — Un pot de grès étant placé au bout d'une perche, chacun des conviés, armé d'un bâton, et les yeux bandés, s'avance successivement vers ce pot, qu'il doit briser d'un seul coup; lorsque le pot est en débris, le vainqueur a le droit d'embrasser la mariée; s'il ne réussit pas assez vite, on l'assied sur un trône de feuillages, on lui verse à boire, et chacun feint de trinquer avec lui. Il est ainsi condamné à boire jusqu'à ce qu'il ait touché le verre d'un autre convive, qui le remplace et qui est de même remplacé à son tour.

Le marquis voulut ouvrir la marche; il se banda lui-même les yeux avec son mouchoir, s'avança lestement vers le but, et d'un coup très-habilement donné il mit le pot en mille pièces. Ainsi conquit-il le premier baiser du mariage. Plusieurs invités lui succédèrent, avec des fortunes diverses; la mariée tendait une joue complaisante aux vainqueurs, et les vaincus s'enivraient par punition.

Tout à coup, on vit s'avancer vers le pot, les yeux bandés, un jeune homme vêtu en paysan, mais que l'on ne connaissait point; la mariée devint pâle comme une morte et parut tout près de s'évanouir. Le jeune homme marchait vers le but d'un pas mal assuré, et sa main tremblait si fort qu'on aurait dit qu'elle allait laisser tomber le bâton. Il manqua le pot; on le fit donc asseoir sur le banc de gazon (le banc où Oscar

(Quant à madame des Villiers, elle était retombée dans sa tristesse.)

(Jugez de son étonnement lorsqu'il aperçut madame des Villiers sur un banc de gazon.)

avait vu madame des Villiers toute en pleurs), on lui versa à boire, et chacun de venir faire semblant de trinquer avec lui. Mais sa main tremblait toujours, et, malgré les lois du jeu, il portait à peine son verre à ses lèvres. A son tour, le marquis s'avançait pour feindre de trinquer avec *l'œil bandé*. Arracher son bandeau, jeter son verre, se lever un couteau à la main, fut pour l'inconnu l'affaire d'une seconde. La mariée, voyant briller la lame, poussa un cri; le marquis fit un bond en arrière, et l'inconnu tournant l'arme contre lui-même se frappa à deux reprises au milieu de la poitrine. Il tomba, baigné dans son sang.

Madame des Villiers, emportée sans connaissance, fut prise d'un délire effrayant qui faillit lui faire perdre la raison et dont elle ne se remit jamais bien: sa tête, déjà exaltée, se ressentit toujours de ce terrible coup, et, pendant longtemps, elle ne put supporter la vue de son mari.

Le marquis était tombé dans un noir chagrin; l'on croyait même qu'il ne se relèverait jamais de sa peine, lorsqu'arriva au château son frère le chevalier, tout son portrait, et qu'il aimait presque uniquement au monde. Dans leur jeunesse, les deux frères avaient été tous deux les plus grands joueurs de la province; cette passion forcenée leur avait coûté le plus net de leur bien, de leur santé, de leur esprit et de leur cœur; elle les avait usés, vieillis, ruinés de toutes sortes, si bien qu'à trente ans ils étaient déjà tels que nous vous les avons montrés au commencement du présent chapitre: figure jaune et terne, enfumée, flétrie, ridée par les insomnies du tripot, et les angoisses du jeu: l'esprit glacé comme le regard, le cœur usé comme la face!

Inséparables depuis leur enfance, et unis encore par les liens de leur passion commune, les deux frères se séparèrent pourtant pendant quelques années, à l'époque où le chevalier vint à se marier.

Il avait épousé une veuve de qualité, bien faite de sa personne, mais cachant sous ces beaux dehors une laide inclination pour le jeu, ce qui achevait de la rendre irrésistible aux yeux du chevalier. C'était, chez elle, plus qu'une manie, plus qu'une passion, presqu'une rage, une rage féminine, s'entend, douceureuse et violente à la fois, mêlée de faiblesse et de fureur. Sur les genoux de sa grand'mère aveugle, toute petite, elle tenait déjà le brelan, et la vieille dame l'embrassait sans cesse à cause de son adresse, de son audace et du bonheur de ses cartes.

Le chevalier la vit, il joua avec elle, il l'aima, et le lui avoua comme elle avait en main un brelan d'as. La dame, regardant avec une aise inexprimable ses trois cartes étalées sur la table, sourit au propos amoureux du chevalier; ses yeux, animés par la joie d'avoir gagné, lancaient les flammes les plus douces. Et puis ses mains étaient si belles, ses doigts si blancs, ses doigts qui tenaient les cartes par derrière, et que le chevalier regardait toujours avec une douce distraction. — Si bien qu'un jour, comme cette belle main *coupait*, les lèvres du chevalier vinrent tout à coup s'y poser; la belle main se retira pudiquement, et les cartes étant remuées par ce mouvement, le valet de cœur se retourna!—Vous savez si les joueurs sont superstitieux! cette carte retournée décida du sort du chevalier. Il épousa.

Lorsque les nouveaux mariés entrèrent dans la chambre conjugale, ils y trouvèrent une magnifique table de jeu, ornée de deux flambeaux d'argent: c'était le cadeau que le marquis des Villiers faisait à sa belle-sœur... Ainsi se passa la nuit de noces; les deux époux, en habits nuptiaux, le bouquet au côté, se mirent gravement au jeu, et, mêlant ensemble le lansquenet et la tendresse, ils pontèrent amoureusement jusqu'au matin, trouvant dans ce tête-à-tête les

(Lorsque les nouveaux mariés entrèrent dans la chambre conjugale, ils y trouvèrent une magnifique table de jeu.)

charmes réunis des deux passions, qui se partageaient leur cœur *pontant* avec.

Au bout de quelques années, le chevalier devint veuf, et la perte sa femme lui causa une douleur si amère, qu'on crut qu'il allait renoncer au jeu. Ce fut à cette époque qu'il revint trouver son frère le marquis, plongé lui-même dans un grand chagrin, à cause du délire de sa femme, comme nous l'avons dit plus haut. Les deux frères mêlèrent donc leurs larmes, et ils cherchèrent dans le jeu une consolation furieuse.

Toutes les nuits, quand sonnaient trois heures, le chevalier posait ses cartes, se levait et adressait à son frère, avec un serrement de cœur, cette étrange question que sa défunte femme avait, de son vivant, l'habitude de lui adresser à lui-même, en cessant la partie:

«Monsieur, avec qui, je vous prie, ai-je eu l'honneur de jouer cette nuit?»

Voilà le secret des deux grosses larmes qu'Oscar avait vues rouler sur les joues creuses du chevalier.

Madame des Villiers, toujours exaltée par l'événement sinistre de son mariage, errait dans la campagne, seule et farouche, tandis que son mari s'enfonçait de plus en plus dans le jeu; un jour, elle finit par aller s'établir dans sa forteresse, près de la papeterie. Là les romans achevèrent de troubler sa raison, et son mari l'oubliait peu à peu, jusqu'à ce qu'ils fussent devenus l'un pour l'autre deux étrangers.

Mais elle était charmante, telle que nous l'avons vue assise sur le fatal banc de gazon; Oscar, après avoir hésité pendant quelques instants, vint résolument s'asseoir auprès d'elle, l'interrogeant doucement et presque tendrement sur la cause de son chagrin.

Elle lui prit le bras, en se levant, et l'entraîna dans les allées du verger, sans rien dire, mais pleurant avec abondance! « Ah! lit-elle enfin, avec un sanglot, avez-vous vu ces taches rouges sur l'herbe? C'était son sang! »

Elle serra convulsivement la main d'Oscar, et s'enfuit en courant.

ALBERT AUBERT.

(*La suite à un prochain numéro.*)

(Cette Gravure représente des pétitionnaires émus par la proposition, faite dans le sein de plusieurs conseils généraux, d'établir un impôt sur les Chiens de luxe. Les Chiens de gardes champêtres, les Chiens de bergers et les chiens d'aveugles seraient exceptés de la mesure. — *Aux Chiens utiles le fisc reconnaissant!*)

Théâtres.

Le Béarnais, comédie en trois actes et en vers, de M. Ferdinand Dugué (Théâtre-Français).—Le *Comte d'Egmont*, tragédie de M. Senty (Second-Théâtre-Français). — L'*Etourneau*, vaudeville de MM. Bayard et Laya (Palais-Royal).—*Un mauvais ménage*, de M. Saint-Hilaire (Vaudeville).

(Théâtre du Palais-Royal. — *L'Etourneau*, acte 2e — Félix, M. Ravel; Dunois, M. Lemenil; Roquet, M. Grassot; Anita, madame Duverger; madame Benoît, madame Grassot)

On sait que le jeune Henri de Navarre, qui devait être Henri IV, resta près de quatre ans à la cour de Charles IX et de Henri III, surveillé par Catherine de Médicis et par ses agents catholiques, et y menant une vie libre en apparence, mais qui au fond n'était qu'une captivité; la mort de sa mère, mêlée à des soupçons d'empoisonnement, l'assassinat des chefs protestants les plus illustres et la Saint-Barthelemy, donnèrent à Henri des inquiétudes pour sa propre vie; ses amis surtout, alarmés et pleins de soupçons, le pressaient de fuir cette cour perfide et sanguinaire; un premier essai d'évasion fut tenté. Charles IX vivant encore : il échoua; Henri fut arrêté et retenu prisonnier dans le palais; Lamole, Coconas et Tourtray, qui étaient du complot, eurent la tête tranchée.

La seconde tentative eut lieu en 1576, Henri III régnant, et celle-là eut un plein succès : Henri gagna d'abord Alençon, puis La Rochelle, et un peu plus tard le Béarn. « Dieu soit loué! s'écria-t-il en arrivant sur cette terre libératrice, on a fait mourir ma mère à Paris; on y a tué M. l'amiral et tous nos meilleurs serviteurs; on n'avait pas envie de mieux faire pour moi, si Dieu ne m'avait gardé; je n'y retourne plus, si on ne m'y traîne! »

Sur cet épisode de la vie de Henri IV, M. Ferdinand Dugué a bâti l'édifice de sa comédie, bien qu'au fond la comédie ne se montre guère dans cette aventure, ornée pour plus grande gaieté, de trahisons, d'emprisonnements et d'assassinats. Aussi est-il bien sûr que l'ouvrage de M. Dugué soit une comédie? L'auteur, il est vrai, fait de grands efforts pour être plaisant; mais il grimace plutôt la gaieté qu'elle ne lui arrive naturellement; et le sang de la Saint-Barthélemy coule toujours par dessous.

M. Ferdinand Dugué, d'ailleurs, n'a pas pris l'histoire au pied de la lettre; il s'est jeté, à propos d'un fait historique, dans la fantaisie la plus aventureuse, et sa comédie est plutôt un caprice fantasque qu'autre chose.

Elle commence en effet, marche et se dénoue comme un conte de fées; M. Dugué, en un mot, procède à la façon des drames historiques de M. Hugo et de M. Dumas; il emprunte des noms et un événement réels aux chroniques, et se met à rêver là-dessus. Si le titre n'a pas menti cependant, nous tenons le Béarnais, le bon, le brave, le loyal, l'amoureux, le Gascon Henri, qui fut le père d'une foule de ses sujets, comme l'ont dit la *Henriade* et Voltaire, ou peu s'en faut.

Le voilà donc, cet excellent prince, à la cour de Henri III, au milieu des mignons, des filles d'honneur, des intrigues, des coups d'épée, des complots et des piéges de toutes sortes. Il est prisonnier à peu près, et prend sa prison en patience. N'a-t-il pas pour se distraire les beaux yeux de madame de Sauve, le jeu, la chasse, et la conversation du rimeur Rapin. Autre distraction : il y a une folie de cour; (nous n'avions connu jusqu'ici que le fou du prince). Cette folle rôde autour de Henri; on l'appelle.... Je ne sais plus comment; elle veille sur Henri et remplit le rôle de son ange gardien; c'est le génie du Bien opposé à Pandore, le génie du mal, autre demoiselle de la cour, demoiselle mythologique

s'il en fut, et dont la boîte est pleine des diaboliques enchantements de messieurs les mignons qui en veulent à la vie du Béarnais. Duguast est le chef du complot, et voici nos vieilles connaissances, d'Épernon et Caylus.

Ils viennent railler le Béarnais : « Béarnais, où est ta femme? où est ta cour? Roitelet, qu'as-tu fait de ton royaume! »

Passe par là un autre fou (M. Dugué aurait dû intituler sa comédie : *Folle et fou*); ce fou est tout ce qu'il y a de plus matamore et de plus fier-à-bras, un vrai capitaine Fracasse; physionomie singulière, costume bizarre, un long nez, une longue rapière, cuirasse étincelante, casque phrygien; de quoi ne parle pas cet homme, et avec quelle volubilité? son langage est mêlé de phœbus et de Rabelais. Il étonne le roi, il étonne les mignons, il étonne Rapin lui-même, et puis, quand il a bien entassé les tirades les plus vantardes, les plus fantasques, les plus ébouriffantes, les aventures les plus invraisemblables, défié les mignons et vengé le Béarnais, il s'éloigne d'un air sombre, comme un confident de tragédie, mais en gardant le secret de son apparition, de sa conduite et de sa personne.

Vous comprenez que Henri de Navarre a beau jeu pour demander ce que cela signifie : « Cela veut dire, s'écrie Rapin, que la France a besoin de votre bras, que vous devez sortir de cette inaction honteuse, retourner à Nérac et vous montrer à vos braves Béarnais. » Mais si notre Rapin pérore en héros, il se conduit en page. Il parle d'un mystérieux rendez-vous d'amour où une belle inconnue l'attend : « Laisse-moi y aller à ta place, dit Henri. — Soit, » réplique le poëte complaisant. — Henri va donc, et il se trouve en tête à tête, devinez avec qui? avec Marguerite de Valois, sa propre femme, qui lui en jouera bien d'autres, comme chacun sait; Marguerite avait un caprice pour Rapin. Cependant elle sort de ce pas périlleux en femme habile, et cache sa peccadille sous l'apparence du dévouement; la vie de son mari est menacée, elle a voulu en prévenir Rapin, pour qu'il en prévînt le Béarnais.

L'époux est-il convaincu? Je ne sais; toujours est-il que sans le savoir, cette entrevue avec Marguerite le sauve d'un piége que les mignons lui ont tendu; Henri III est prévenu que son cousin de Navarre donne en ce moment, dans le palais même, le scandale d'un tête à tête amoureux avec une femme suspecte, avec Pandore; ce tête à tête compromettant avait été, en effet, machiné par Duguast pour perdre le Béarnais dans l'esprit du roi, devenu prude. Mais par un coup de la Providence, la lettre de Pandore, adressée au Béarnais était tombée aux mains de Rapin : « Eh bien! avait dit le poëte, puisqu'il m'a pris ma maîtresse, je vais prendre la sienne! » Si bien que, grâce à ce quiproquo, c'est Rapin qu'on surprend avec Pandore et le Béarnais avec Marguerite : le coup est manqué; que peut-on dire à un honnête époux trouvé en conversation conjugale avec sa femme?

Cette fois les mignons vont au fait plus directement; ils veulent tuer Henri; heureusement le fou et la folle veillent sur lui; mais ne vous y fiez pas, ce fou et cette folle sont dans leur parfait bon sens; celui-là est Montgomery, le fils du décapité; celle-ci, la sœur de Montgomery, venue tout exprès des Pays-Bas pour délivrer le Béarnais. Il est temps, car cette nuit même on doit l'assassiner. Henri, enfermé dans le Louvre, n'a pour se défendre que la longue rapière de Montgomery; c'est quelque chose, mais cela ne suffit pas; il faut donc fuir, mais fuir par la fenêtre, l'expédient répugne à un cœur béarnais, à un diable à quatre qui a le triple talent de boire et de battre et d'être un vert galant. Il s'y résout cependant et s'écrie en sautant le pas : « C'est pour la France! » dernière gasconnade.

Cette pièce, embrouillée et bizarre, que l'auteur appelle une comédie, tient par les deux bouts au genre tragique et au genre bouffon. Mais enfin, cette comédie, puisque comédie il y a, a moins réussi qu'elle n'a étonné. Beaucoup d'honnêtes spectateurs se demandaient s'ils étaient bien réellement au Théâtre-Français, s'attendant à chaque instant, à voir poindre l'abdomen mélodramatique de M. Frédéric Lemaître ou le nez burlesque de M. Arnal.

Avez-vous prétendu m'émouvoir ou m'amuser? peut-être l'un et l'autre. C'est trop d'ambition, ce me semble, et le mélange est périlleux; n'auriez-vous pas fait plus prudemment de choisir? Comment m'intéresser à ce pauvre Béarnais, qui est ici moins intéressant que ridicule? D'un autre côté, qui pourrait s'égayer sincèrement en sentant au fond de tous ces efforts de gaieté la misérable et honteuse et sanglante cour des derniers Valois? D'ailleurs votre comique est par trop forcé. De la verve et de l'entrain, assurément M. Dugué n'en manque pas; son vers est souvent assez vif et assez plaisant pour dérider les fronts sévères; mais la prétention, mais la recherche du mot baroque y dominent; et puis, le grand vice de cet ouvrage, qui annonce après tout de l'esprit, c'est la confusion dans l'exécution et dans les détails; faites voir le jour dans ces ténèbres!

L'auteur doit beaucoup aux comédiens et surtout à Provost.

Nous passons à du classique pur : M. Senty, l'auteur du *Comte d'Egmont*, n'est pas un homme qui court après les papillons de la fantaisie et s'amuse à la bagatelle de la porte; il choisit pour sujet la mort du comte d'Egmont, et il va droit au fait.

D'Egmont est prisonnier dès le premier acte, dès la première scène; vous voyez que M. Senty n'aime pas les circonlocutions ni les chemins de traverse. Les amis de d'Egmont veulent le sauver; un complot s'ourdit dans cette louable intention; pourtant d'Egmont hésite; il aimerait presque autant se résigner à son sort; puis, enfin, on lui parle des Flandres et de leur liberté, et il consent à se laisser sauver pour sauver son pays.

Cependant arrive le duc d'Albe; le farouche duc est bien décidé à faire mourir d'Egmont; mais en homme rusé, il tient à avoir de son côté la complicité de l'Église; il feint donc de consulter le légat venu de Rome, et, bien entendu, le légat, par des raisons catholiques que M. Senty a développées en historien, le légat, dis-je, pousse d'Albe à frapper sa victime; la mort du malheureux est donc résolue; on assemble le tribunal qui doit le juger; tribunal impitoyable; en vain Sabine de Bavière, la femme de d'Egmont, supplie et demande grâce, l'arrêt est rendu : à ce moment les amis de d'Egmont agissent; les soldats redemandent leur général, le peuple murmure aux portes de la prison; mais il est trop tard; la tentative d'évasion échoue : d'Albe triomphe, et d'Egmont, après des adieux touchants à sa femme, à son pays et à la liberté, monte sur l'échafaud; l'œil sombre du duc d'Albe le suit jusqu'au lieu du supplice.

On voit que cette tragédie est traitée dans toute la rigueur classique; M. Senty n'était pas homme à prendre même le moindre grain de mil au *Comte d'Egmont* de Goethe, qui a pourtant bien aussi ses beautés, mais des beautés romantiques, et celles-là, M. Senty n'en veut pas pour tout au monde; il les a en horreur.

Pour revenir à la tragédie du Second-Théâtre-Français et laisser là la Germanie, elle offre des qualités sérieuses et louables. Le sujet, tel que M. Senty l'a conçu, présentait de grandes difficultés à surmonter : d'Egmont, en effet, étant prisonnier dès le début, que reste-t-il à espérer? C'était là un grand danger pour le héros : aussi l'ouvrage de M. Senty intéresse-t-il plutôt par la réflexion que par l'action, par le mérite d'un travail consciencieux et l'étude religieuse des caractères et de la situation politique, que par le flux et reflux de l'espérance, de la crainte. Les adieux du comte d'Egmont à sa femme touchent cependant à la source des larmes; la scène du légat, l'entrevue de d'Egmont et de d'Albe sont des situations capitales et traitées avec le talent d'un poëte historien.

Un succès complet et très-honorable pour M. Senty a couronné l'entreprise.

Chantons des airs un peu moins graves. Voici l'étourneau du théâtre du Palais-Royal, un drôle de corps, en vérité. Cet étourneau s'appelle Félix; il est amoureux de la femme d'un agent de change; or, il écrit au mari une lettre avec ordre d'acheter des rentes, et à la femme une déclaration d'amour. Que fait mon étourneau? Il envoie par mégarde le poulet amoureux au mari, et l'ordre d'achat de rentes à la femme; puis, la chose faite, il s'aperçoit de sa bévue. O terreur! l'agent de change est un dur à cuir, et tuera l'étourneau, s'il reçoit la lettre galante. Il faut *ravoir* la lettre à tout prix, et pour cette grande expédition, ledit étourneau se met en campagne; il court après les facteurs, les buralistes, les maires, les gendarmes, les femmes de chambre et les valets, pour arrêter la fatale missive au passage, avant qu'elle ne soit remise au terrible pourfendeur. Après avoir sué sang et eau, et s'être aventuré dans les accidents les plus cocasses et des terreurs mirobolantes, au moment où il se croit définitivement perdu, mon étourneau met la main dans sa poche, et y retrouve, quoi? l'épître qu'il croyait avoir expédiée au farouche mari! On n'est pas plus étourneau que cet étourneau-là.

La pièce est très-gaie, parfaitement burlesque et bien jouée par Ravel.

Le *Mauvais Ménage*, du théâtre du Vaudeville, vous offre un méchant mari qui trompe sa femme, fait des dettes et pis encore. La femme pleure, se désespère et s'évanouit pendant trois actes, ce qui devient fatigant. Au dénoûment, le mari se repent, la femme pardonne, et le mauvais ménage va devenir un ménage excellent. Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!

Ce vaudeville est du genre pleurard.

Un jeune homme du nom d'Emile Dupuis vient de jouer avec beaucoup de gaieté le rôle de Bougnier dans le charmant vaudeville *Mademoiselle Marguerite*, qui a figuré dans une représentation monstre donnée au théâtre de Belleville, et où mademoiselle Georges a représenté Mérope avec son beau talent tragique. M. Emile Dupuis promet beaucoup, et tiendra sa promesse, nous l'espérons.

Bulletin bibliographique.

Les Grotesques, par Théophile Gautier. 2 vol. in-8°. 1844. — Paris, *Désessart*. 15 fr.

Si dans deux cents ans un écrivain au goût dépravé, à l'esprit paradoxal, s'avise de compléter cette collection que commence aujourd'hui M. Théophile Gautier, l'auteur des *Grotesques* y figurera sans doute au premier rang. Le critique du vingt et unième siècle trouvera en effet abondamment, dans les œuvres oubliées de son confrère du dix-neuvième, ces *perles* que celui-ci avait tant de plaisir à chercher au milieu des *fumiers* de ses devanciers, « ce que les aristocrates de l'art ont dédaigné de mettre en œuvre, le grotesque, le fantasque, le trivial, l'ignoble, la saillie hasardeuse, le mot forgé, le proverbe populaire, la métaphore hydropique, enfin tout le mauvais goût avec ses bonnes fortunes, avec son clinquant qui peut être de l'or, avec ses grains de verre qui risquent d'être du diamant. » (Vol. Ier, p. 5.)

M. Théophile Gautier est, c'est lui qui nous l'apprend, « une hyène littéraire, qui s'en va déterrant des cadavres de poëtes; quand il en a flairé et deviné un à l'odeur putride qu'il exhalait sous une triple couche de bouquins insignifiants, il gratte tant, il travaille tant avec ses pattes de devant et de derrière, qu'il parvient à le déblayer. » (Vol. Ier, p. 65.) Si, « par un accident très-rare, il a de l'argent sur lui » (p. 65), il achète ce cadavre et l'emporte dans sa bibliothèque, « tout glorieux, tout grondant, tout hérissé. » C'est à ces intéressantes recherches que la France doit la publication des *Grotesques*.

Avouons-le cependant, M. Théophile Gautier exagère un peu, par amour-propre, les difficultés et le mérite de cette grande œuvre. Il ne lui a pas fallu beaucoup gratter et travailler avec ses pattes de devant et de derrière pour déterrer les cadavres de tous ses grotesques. Avant qu'il eût songé à réunir en deux petits volumes une dizaine d'articles disséminés dans je ne sais quelles revues, plusieurs savants connaissaient de réputation et avaient étudié même les œuvres de Villon, de Cyrano de Bergerac, de Chapelain, de Scudery et de Scarron. Certains critiques de ce siècle, dont je pourrais citer les noms, s'étaient même permis de publier, sur ces poëtes et romanciers des siècles passés, des appréciations plus sérieuses et plus complètes que celles qui ne déparent pas les *Grotesques*. M. Théophile Gautier n'a pas même eu l'honneur d'arracher le premier à la tombe Théophile de Viau, Pierre de Saint-Louis et Saint-Amand; Scalion de Virbluneau, sieur d'Ofayel, est donc, de ses dix grotesques, le seul dont il puisse avec quelque apparence de raison se prétendre l'inventeur. « S'il pariait avec nous ses deux oreilles contre une bouteille de vin de Xerès authentique que nous ne nous doutions même pas de son existence » (vol. Ier, p. 65), il aurait la satisfaction de gagner sa bouteille de vin. C'est un bonheur qui ne nous était point donné de connaître M. Scalion de Virbluneau; ce bonheur, M. Théophile Gautier l'a, et il en est fier. « C'est son bien, c'est sa propriété, c'est sa chose, son Amérique découverte; il y plante le piquet et il en prend possession solennellement et aux yeux de tous » (vol. Ier, p. 64). Savez-vous la cause de tant de joie et d'orgueil? « C'est que Scalion de Virbluneau est très-certainement un des plus détestables poëtes qu'il soit possible de trouver. Il est difficile, même à un poëte lauréat, d'être plus outrageusement ennuyeux, plus dénué de passion et d'idées. — Cela est monstrueusement nul, démesurément plat et gigantesquement médiocre, c'est au-dessous de tout; cela n'est pas même mauvais, c'est quelque chose de fluide, d'insipide et d'incolore, qui a un arrière-goût singulièrement académique, et qui aurait à coup sûr charrié son auteur au fauteuil, si le fauteuil eût existé en ce temps-là. — J'ai pris dix gouttes d'opium sans dormir, continue M. Théophile Gautier (tome Ier, p. 71); au cinquième sonnet de Virbluneau j'avais déjà fait deux ou trois rêves. Mes mâchoires ont résisté à plusieurs discours de réception consécutifs et à plus de drames que je n'en veux nommer, et j'ai manqué me les décrocher irrésistiblement pour achever ce glorieux volume. »

Vous vous demanderez sans doute pourquoi M. Théophile Gautier perd son temps et le vôtre sur un poëte qui le mérite si peu. La réponse à cette question se trouve à la page 72; elle est digne d'être citée en partie : « C'est précisément parce que ce poëte est détestable que je m'en occupe. Je vous avoue que j'ai par dessus la tête de grands poëtes, de grands génies et autres engeances de cette espèce qui pullule effroyablement par le temps qui court, et que j'aime assez à lire un auteur que je puis trouver mauvais. — Et puis ce qui me plaît en Virbluneau, tout assommant qu'il puisse être, c'est qu'il est un type, un véritable type tout à fait oublié dans ce siècle vainqueur et triomphant, le type de l'amoureux transi, de l'amoureux de la vieille roche, dont les grand'mères parlent à leurs petites-filles; — de l'amoureux débonnaire et naïf qui n'ose toucher sa déesse du bout du doigt, qui sèche sur pied respectueusement, et se contente de l'appeler cruelle et tigresse, au lieu de la violer élégamment à la manière d'Antony et consorts : cela est aussi rare et singulier qu'un squelette complet de mammouth; c'est une espèce complétement disparue comme tant d'autres, et qu'on ne retrouve qu'à la profondeur de la couche diluvienne. — O bon Scalion de Virbluneau, ô mon bel amoureux du seizième siècle, tu vaux que l'on t'empaille et que l'on te mette confire à l'esprit-de-vin! Que tu es curieux et réjouissant à voir, mon pauvre martyr d'amour! Mon Dieu! que tu es maigre! comme tes yeux sont caves! comme ton front est labouré! que tu es sale et en désordre! Allons, peigne un peu cette perruque hérissée, cire-moi cette moustache qui a l'air d'une moustache de chat en colère... campe ta main sur ta hanche, mets-toi une grande épée au *derrière*... » — Excusez du peu! comme dit fort élégamment, page 288, à la fin d'une tirade, M. Théophile Gautier.

Le seizième siècle aussi plaît beaucoup à M. Théophile Gautier : « Admirable seizième siècle, siècle fécond, touffu, plantureux, où la vie et le mouvement surabondent! admirable jusque dans ses turpitudes! Que nous sommes petits à côté de ces grands-là!.. On *s'engueule* en latin, on embrasse toutes les filles, on mange de tous les plats, et quels plats! de *véritables montagnes de viande*; on vide son verre d'un seul coup, et quels verres! des verres qui tiennent trois de nos bouteilles, et qui sont à nos gobelets ce que leurs *in-folio* sont à nos *in-octavo*. De quelles côtes ces gaillards-là avaient-ils le cœur cerclé, pour résister à un pareil travail, à un pareil amour, à une pareille débauche? de quoi leurs mères les avaient-elles faits?... Ah! misérables que nous sommes! pauvres buveurs! pauvres débauchés! pauvres amoureux! pauvres littérateurs! pauvres duellistes! nous qui roulons sous la table à la quatrième bouteille de vin, qui blémissons pour trois ou quatre nuits mal dormies, qui devenons poitrinaires pour avoir deux ou trois maîtresses, qui nous reposons quinze jours après avoir fait cent vers, et qui ne nous battons que lorsque l'on couche avec notre femme, ah! comme depuis Homerus, le rhapsode, les hommes s'en vont dégénérant. » (Volume Ier, p. 139 et 140.)

Si extravagants que soient ces regrets, il n'était peut-être pas inutile d'attirer sur eux l'attention publique. Montrer ses conséquences, c'est porter le coup de mort à la théorie du laid. Ne laissons pas notre esprit s'égarer à la recherche du grotesque, du fantasque, du trivial et l'ignoble; car notre cœur ne tarderait pas à se gâter : plus nos pensées s'abaissent, plus nos sentiments s'avilissent. Chrysale a raison d'aimer sa guenille et d'en vouloir prendre soin; mais Philaminte n'a pas tout à fait tort quand elle dit que

> C'est une indignité pour ce qui s'appelle homme,
> D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
> Au lieu de se hausser vers les spirituels!

Dans *les Grotesques*, la matière l'emporte presque toujours sur l'esprit. Au lieu d'apprécier les œuvres des poëtes de second ordre qu'il croit déterrer, M. Théophile Gautier s'amuse à esquisser leur portrait, à résumer leurs descriptions d'objets physiques, à décrire lui-même la figure et l'habit des volumes qu'il a sous les yeux. Porte-t-il enfin un jugement, il n'emploie pour l'exprimer que des images matérielles. Ainsi, il nous apprend que Ronsard a *effilé* en diminutifs, à la façon antique, une quantité de vocables qui semblent fort étonnés de *la queue de mignardises* qu'on leur a intempestivement *affutée au derrière*; mais, dit-il, il a donné au vers un nombre plein et sonore, un accent mâle et robuste, inconnu avant lui; mais il a dessiné les *muscles* et fait sentir les *os*, sous les *formes* molles et pâteuses de l'ancien idiome!... Mais sous une *croûte* épaisse de pédanterie, à travers le *vernis jaune* de la vétusté *resplendissent* des touches d'une fraîcheur et d'une vivacité non pareille...

Cherchez-vous, par hasard, dans *les Grotesques*, l'opinion de M. T. Gautier sur l'auteur du Voyage dans la lune, vous y trouvez l'alinéa suivant : « Le nez invraisemblable de Cyrano de Bergerac se prélasse dans une figure de trois quarts, dont il couvre entièrement le petit côté; il forme, sur le milieu, une montagne qui me paraît devoir être, après l'Himalaya, la plus haute montagne du monde; puis il se précipite vers la bouche qu'il obombre largement, comme une trompe de tapir ou un rostre d'oiseau de proie; tout à fait à l'extrémité, il est séparé en deux portions par un filet assez semblable, quoique plus prononcé, au sillon qui coupe la lèvre de cerise d'Anne d'Autriche, la blanche reine aux longues mains d'ivoire. Cela fait comme deux nez distincts

dans une même face, ce qui est trop pour la coutume. Quelques chiens de chasse offrent aussi cette conformation; elle est le signe d'une grande bienveillance. Les portraits de saint Vincent de Paul ou du diacre Pâris vous montreront les types les mieux caractérisés de cette espèce de structure; seulement le nez de Cyrano est moins pâteux, moins charnu dans les contours, et a plus d'os et de cartilages, plus de meplats et de luisants; il est plus heroïque, etc... »

Un de mes collaborateurs, plus instruit que moi, a relevé dans ce Bulletin (voir *l'Illustration*, p. 350, vol. III) quelques-unes des bevues dont M. Theophile Gautier avait rempli son article de Scarron. Malgré mon ignorance, je pourrais allonger cette liste dejà si longue. Ainsi, par exemple, je rappellerais a l'auteur des Grotesques, car il ne peut pas l'ignorer, que le pays de Treguier n'est pas en Basse-Normandie, mais en Bretagne. A quoi bon? il me rirait au nez. L'histoire, la chronologie et la geographie sont des sciences positives pour lesquelles ces *maîtres ou disciples* de la theorie de la *fantaisie* professent un souverain mepris. Laissons donc M. Theophile Gautier entasser erreurs sur erreurs, meprises sur meprises, si ce passe-temps lui semble récreatif, et contentons-nous de le prier, au nom du bon goût et du bon sens français, au nom de l'intelligence humaine, et même au nom de la pudeur publique, d'être desormais un peu moins... grotesque.

Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée, exécuté par ordre du roi, pendant les années 1837, 1838, 1839, 1840, sous le commandement de Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau. Histoire du voyage, tome VI. — Paris, 1844. *Gide.*

Tandis que ses concitoyens elevaient une statue dans sa ville natale à l'infortuné Dumont d'Urville, son editeur, M. Casimir Gide, mettait en vente le tome sixième de l'histoire de son dernier voyage. Bien qu'il n'offre pas tout a fait le même interêt que le precedent, ce volume contient une masse de documents nouveaux et curieux. Au debut, Dumont d'Urville perd de vue, le 29 fevrier 1839, les hauts sommets de l'île d'Amboine. A la fin, c'est-à-dire le 8 juin, *l'Astrolabe* et *la Zelée* laissent tomber l'ancre devant la ville de Batavia. Ces quatre mois ont ete remplis par des séjours à Banda, au port Essington, a la baie Warrou et à Makassar, par les reconnaissances de la Nouvelle-Guinée, du cap Walsch, des îles Arrou, etc. Dumont d'Urville avait d'abord essaye de traverser les mille recifs qui encombrent le détroit de Torrès; des vents contraires l'arrêtèrent. La prudence lui faisait un devoir de ne point exposer ses navires à une perte à peu près certaine pour satisfaire a une folle satisfaction personnelle. D'un autre côte, il n'avait point renonce à son idee de retourner de nouveau tenter la fortune dans les glaces polaires. Or, comme il ne pouvait penetrer vers le pôle au sud de la Tasmanie que dans les mois de janvier et de fevrier, il employa les neuf mois qui lui restaient a faire des reconnaissances importantes dans le grand archipel de l'Asie.

Au mois de mars, Dumont d'Urville visita *Victoria-Town*, établissement nouveau fonde par les Anglais, dans la baie d'Essington. « Les Anglais, dit-il, se considèrent comme les possesseurs de la Nouvelle-Hollande tout entière. C'est principalement pour marquer cette prise de possession et s'assurer cette vaste terre, qu'ils mettent tant d'insistance à elever un comptoir sur ces rivages si peu feconds..... Au nord de la Nouvelle-Hollande, et separée d'elle par une nappe d'eau peu etendue que les coraux tendent chaque jour a combler rapidement, la Nouvelle-Guinee, un des plus riches pays du monde, etale ses vastes plaines couvertes d'arbres gigantesques et qui attendent encore des mains industrieuses pour produire en abondance toutes les denrées des climats tropicaux. Bien que jusqu'ici les Anglais n'aient fait aucune tentative pour s'emparer de la Nouvelle-Guinée, la persèverance qu'ils ont apportee à fonder des établissements au nord de l'Australie, a donné des craintes serieuses à la Hollande pour la souverainete qu'elle réclame sur la Papouasie occidentale. Aussi, lorsque les navires de la Grande-Bretagne allaient porter des colons sur l'île Melville d'abord et dans la baie Rafles ensuite, les Hollandais, justement effrayes, vinrent essayer de fonder des comptoirs sur les îles *Arrou* d'abord, et ensuite sur la Nouvelle-Guinee elle-même. Quelque fondes que soient ces projets d'envahissement que l'on a pu prêter a l'Angleterre et qui n'ont jamais ete avoues par elle, d'autres raisons puissantes ont dû la pousser dans cette voie. Victoria-Town n'est-elle pas près du detroit de Torrès? et mieux que personne l'Angleterre connait toute l'importance des positions sur les detroits... » Ainsi, partout où ils naviguent, nos marins signalent à la France un envahissement present ou futur de l'Angleterre.

L'ascension du volcan de Banda, la description de la pêche du tripang dans la baie Rafles, l'exploration du canal qui separe l'île Wakan de Trana, par M. Dumoulin, les promenades de Dumont d'Urville dans les forêts vierges du havre Dubus, où les arbres atteignent à une telle hauteur, que le plomb ne porte pas jusqu'a l'oiseau de paradis perche sur leurs branches, les chasses aux cochons sauvages dans l'île Ceram, par M. Dumoulin, et enfin la description des ceremonies d'un mariage chinois a Makassar, par M. Marescot, tels sont les principaux et les plus amusants episodes de l'histoire de ces quatre mois de voyage. Mais de tels recits ne peuvent pas s'analyser, et leur longueur nous empêche de les reproduire en entier. Nous n'emprunterons à ce volume qu'une seule anecdote telle que la raconte Dumont d'Urville.

« Le roi de Goa, — Dumont d'Urville était allé lui rendre une visite avec M. Bousquet, le gouverneur hollandais, qui reside à Makassar (île Celebes), — le roi de Goa, dit-il, m'adressa plusieurs questions sur l'état de la France, ses lois, son gouvernement, l'etendue de son territoire, et surtout sur sa population. Il parut fort surpris quand il connut le chiffre enorme auquel s'elevait cette derniere, tellement superieure a celle de la Hollande, qu'il s'etait habitue a considérer comme le plus grand empire de la terre. A ce sujet il me fit une question remarquable par sa naiveté, et qui nous fit beaucoup rire : « Il est donc vrai, me dit-il, comme un de vos compatriotes me l'a assure, qu'en France les femmes font toujours trois ou quatre enfants à la fois. » En adoptant cette croyance, le brave regent, tout eclaire qu'il etait, avait paye le tribut des imaginations crédules à tout ce qui paraît merveilleux. En rectifiant ses idees a cet egard, nous fûmes certainement la cause que nos Françaises perdirent beaucoup dans son opinion; car, parmi ces hommes, une grande fécondite chez les femmes est consideree comme le don le plus precieux de la nature. Il y avait deja longtemps que nous discourions sur ce sujet, lorsque le regent, s'adressant a M. Bousquet, qui voulait bien me servir d'interprète, lui dit : « Mais si ces officiers sont Français et habitants de la France, quelle est donc la patrie des *dis donc?* » Un instant, M. Bousquet, surpris par cette question, ne sut que repondre; je compris bien vite que la frequence de cette locution (dis donc?) dans notre langue, surtout chez nos matelots lorsqu'ils s'interpellent entre eux, nous avait gratifies de ce sobriquet parmi les habitants de Celèbes. Nous rîmes encore de bon cœur à cette demande du regent, et nous eûmes la satisfaction d'apprendre de lui que, si avant notre passage il n'avait jamais entendu parler des Français, il connaissait de longue date les *orangs dis donc* (les hommes dis donc) »

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

50 centimes la livraison. **EUGÈNE SUE** **Publié en 80 livraisons.**

LE JUIF ERRANT ILLUSTRÉ PAR GAVARNI

Chaque livraison de 16 pages grand in-8°
sera accompagnée, outre un grand nombre de Dessins dans le texte, d'*une grande Gravure imprimée sur feuillet séparé.*

L'Intérieur de la Couverture des livraisons contiendra, sous le titre de TABLETTES DU JUIF ERRANT :

1° Des recherches sur la *tradition* du *Juif errant*, avec les anciennes legendes; — 2° la bibliographie des ouvrages dont le *Juif errant* a fourni le sujet; — 3° le recueil des faits contemporains qui offrent de l'analogie avec les recits et les peintures de M. Eugène Sue; — 4° Les attaques contre son livre avec les reponses; — 5° Les apologies; — 6° La correspondance; — 7° des Anecdotes; — 8° de curieux *errata* des contrefaçons belges, etc.

En Vente : — la première livraison, chez PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-PAULE

Accompagnée de Gravures tirées du journal *l'Illustration*.

In-4° de 24 pages avec 8 magnifiques gravures sur bois représentant : 1° une vue extérieure de l'église; — 2° la vue intérieure; — 3° les details les plus interessants et les plus curieux de ce monument.

Au Bureau de *l'Illustration*. — Prix, 50 centimes. — Grand papier, 1 franc.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION POUR 1845

2e ANNÉE. 52 pages d'impression illustrées de belles et grandes gravures sur bois. **60 centimes.**

Frontispice. — Dessins allégoriques des douze mois de l'année; 12 belles gravures. — *Les signes du zodiaque travestis;* 12 petites gravures comiques. — *Marche de conscrits. — Avez-vous vu la lune? — Un beau tambour-major. — Hanneton, vole, vole, vole. — Un danseur très-fort. — Une dame bien portante. — Une sentinelle perdue. — Les canotiers de la Seine. — Une moissonneuse. — Danseurs des îles Marquises. — Un chasseur content. — Mentor et Télémaque. — Passer sur un pont sans payer. — Les nègres sont des hommes.—Des patineurs en chambre.*—Cinq grandes gravures representant les faits principaux de l'annee historique. — Quinze grandes gravures illustrant une nouvelle intitulée *Le 18 novembre.* — Exposition de 1844, avec gravures. — Rébus, etc. — Calendrier. — Éphemerides. — Predictions certaines pour tous les mois de l'annee. — Histoire de 1844. — Roman illustre, etc. — Au bureau de *l'Illustration*, et chez Pagnerre, rue de Seine, 14.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET Ce,
RUE RICHELIEU, 60.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, a toutes les personnes qui s'occupent d'Education, et aux Gens du Monde; par MM. Andrieux de Brioude, docteur en médecine, L. Baudet, ancien professeur au college Stanislas, et une société de Savants et de Litterateurs. Un seul volume, format du *Million de Faits*, imprime en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites gravures servant d'explication au texte. — Prix broche : 10 fr.; elégamment cartonne a l'anglaise, 11 fr. 50.

LIBRAIRIE PAULIN,
RUE RICHELIEU, 60.

BUFFON. — HISTOIRE DE SES TRAVAUX ET DE SES IDÉES, par M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Academie française, professeur de physiologie comparee au museum d'histoire naturelle, etc. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET,
RUE RICHELIEU, 60.

BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE, contenant 6,000 noms de plus que les biographies les plus considerables, suivie d'une Table chronologique et alphabetique ou se trouvent repartis, en 54 classes, les noms mentionnes dans l'ouvrage; par MM. L. Lalanne, L. Renier, Th. Bernard, C. Laumier, S. Choler, J. Mongin, E. Janin, A. Deloye, C. Friess. Cartonné de 1,000 pages. Prix, 12 fr., broche. — 1 vol. à l'anglaise, 13 fr. 50.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculte de Medecine, de Boyer, seul successeur des ci-devant Carmes dechausses de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent a M. Boyer la propriete *exclusive* de cette Eau si precieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculte de Medecine, en reconnaissent la superiorite sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, repeté 14 fois sur la devanture, M. Boyer étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

SAVON DE GUIMAUVE

BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les defectuosites. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'etiquette afin d'eviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 3.

CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 3 fr. le pot.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 164, Fleet-Street, à Londres, etabli depuis cent ans. Francis Clemow, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au susdit hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des dîners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Dejeuners à la fourchette, 1 shilling 3 den. Logement, 10 shillings 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

PRIX FIXE.

MARIO, TAILLEUR,
RUE VIVIENNE, 19.

A FRANKLIN. — Grâce à son atelier à l'anglaise, la maison Franklin peut, au besoin, livrer en vingt-quatre heures un habillement complet, dont la modicite du prix (140 fr. comptant au lieu de 180) n'exclut en rien la perfection.

(Allégorie du mois de novembre. — Le Sagittaire.)

Aujourd'hui qu'on annonce une nouvelle édition du *Juif errant* illustré par M. Gavarni, les lecteurs de *l'Illustration* aimeront à trouver ici un objet de comparaison dans la figure de ce grand voyageur, telle qu'elle apparut en 1774 à un bourgeois de Bruxelles, et telle qu'elle nous a été conservée en tête de la fameuse complainte qui se chante encore dans quelques cabarets.

Correspondance.

Nous sommes depuis quelques jours inondés de *poésies*. C'est un phénomène qui signale l'automne de 1844, et dont les médecins physiologistes sont priés de donner l'explication. Ordinairement les vers de quatorze pieds ne poussent qu'au printemps.

A M. R. de Q. — Nous ne pouvons faire usage de votre dessin; non que nous n'en approuvions de grand cœur l'intention, et que l'exécution n'en soit excellente; mais parce que l'idée est renouvelée d'une facétie de Cicéron, devenue détestable à force d'avoir été traduite en cinquième. — *Cum Lentulum generum suum, exiguæ staturæ hominem, longo gladio accinctum vidisset, « Quis, inquit, generum meum ad gladium alligavit? »*

Votre dernier envoi est à la gravure.

A M. V. C., à Marennes. — Notre dernier numéro a répondu. Nous continuerons; nous sommes charmés que vous ayez remarqué ces délicieux tableaux dont l'auteur, encore presque inconnu comme écrivain, veut bien nous promettre pour l'avenir une collaboration plus active.

Échecs.

Un de nos abonnés nous adresse la solution en vers de notre dernier problème d'échecs. Nous avons déjà donné cette solution dans le précédent numéro, ce qui ne nous empêche pas de publier celle-ci.

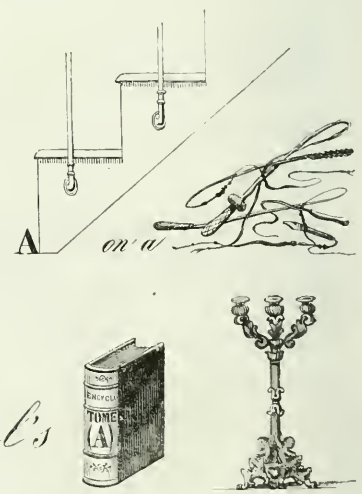
A droite un écuyer fait échec au roi noir; =
Le roi dit à son fou, sans plus s'en émouvoir : =
« A ce chef insolent fais mordre la poussière. » =
La tour proclame échec, au bout de la carrière; =
Ce qui force le prince à s'avancer d'un pas; =
La dame d'Avenel donne au fou le trépas, =
Et se livre sans peur, alors, à la vengeance
Du roi noir, qui déjà la frappe de sa lance; =
Mais voici qu'un fou blanc le menace à son tour; =
Afin de l'éviter, le roi fait un détour. =
Un cavalier masqué renouvelle l'attaque, =
Et tombe sous les coups d'un cavalier cosaque. =
La tour redonne échec; = le chef recule; = Hélas!
Cette tour le remet dans le même embarras
En prenant l'écuyer; = il revient à sa place. =
Un simple pion blanc le harcelle et le lasse, =
Pourtant il fait encore un grand pas en avant
Et songe à s'abriter sous un pavillon blanc; =
C'est son dernier refuge; un fou qui l'avoisine,
Faisant traite sur lui, consomme sa ruine. =

D***

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

L'amour-propre désunit beaucoup d'amis dans le monde.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les *Correspondants du Comptoir central de la Librairie*.

A Londres, chez J. Thomas, 1, Finch Lane Cornhill.

A Saint-Petersbourg, chez J. Issakoff, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Impériale; Gostinoi-Dvor, 22. — F. Bellizard et Ce, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A Alger, chez Bastide et chez Dubos, libraires.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2.